

15
Auguste GASSER

LE

R. P. INGOLD

Sa Vie et ses Ouvrages



Belfort

—
Imprimerie André HERBELIN, 11, Avenue de l'Arsenal

—
1924

163

Auguste GASSER

Le R. P. INGOLD

Sa Vie et ses Ouvrages



André GANTER
3bis. rue de Mulhouse
68790 MORSCHWILLER-le-BAS
☎ (89) 42 68 34

18 SEP. 1982

- 129 -

1923

—
Imprimerie André HERBELIN
Belfort

Le R. P. Ingold

Sa Vie et ses Ouvrages

par Auguste GASSER

Conserver le souvenir de cette belle figure de prêtre et d'érudit est un pieux devoir que je vais remplir, non sans une grande émotion.

En juillet 1921, il écrivait ceci : « *Les Voyages en zig-zag* » que publie mon ami Mgr Kannengiesser dans la *Revue Catholique d'Alsace* me donnent l'idée de faire quelque chose d'analogue, non pas cependant pour le publier, mais pour conserver aux miens le souvenir des faits principaux de la vie de leur oncle et grand oncle.

« Ce sera aussi un délassement pour moi que de tâcher de me rappeler, avant qu'ils ne s'effacent totalement de ma mémoire, déjà affaiblie par l'âge — je vais avoir 70 ans ! — les événements petits et grands de ma longue vie. »

Mais ce projet d'autobiographie n'a pas été exécuté sans doute, car on n'a retrouvé qu'un petit dossier contenant, avec ces lignes, quelques courtes notes.

Parmi celles-ci il s'en trouve une, deux fois répétée, et ainsi conçue : « Peut-être quelque ami (Oberreiner ou Gasser (1) ou...) voudra-t-il publier quelque chose sur moi (pour ma famille, mes neveux.)

« Soit, mais pour Dieu ! qu'on n'aille pas faire de moi un Saint, *quia miser...* Le mieux ce serait de se borner purement à une notice bibliographique. »

Non, cher ami, nous ne ferons pas de vous un Saint. Vous avez comparu devant le Souverain Juge.

(1) Nous avons été vivement émus à la lecture de ces lignes. Le digne ami avait pensé à nous. M. Oberreiner en effet, s'était empressé d'écrire dans les journaux, dans le *Nouveau Rhin Français* en particulier, des notices biographiques, puis il m'a demandé de surmonter ma douleur et d'écrire une Biographie du P. Ingold pour la *Revue d'Alsace*. J'ai cédé et M. Oberreiner y a collaboré largement avec d'autres amis.

Il ne nous appartient pas de juger après Lui. Nous respecterons votre humilité et nous raconterons, simplement, votre vie et vos œuvres. Trop heureux si nous arrivons à retracer fidèlement, pour ceux qui vous étaient chers, pour votre famille et vos amis que vous avez laissés dans l'affliction, pour les historiens à venir de l'Alsace et de l'Eglise, les gestes et les écrits de l'homme bon, de l'ami précieux, de l'affable érudit, du religieux exemplaire et pieux, du patriote alsacien et français que vous fûtes !

Auguste-Marie-Pierre Ingold est né à Cernay, le 21 avril 1852. Il était fils de Armand-Ignace Ingold et de Pauline Freund. Il nous a tracé dans quelques uns de ses écrits les belles figures de plusieurs de ses ancêtres. Issu d'une de ces familles où l'on conserve pieusement les traditions et le souvenir des aïeux, il ne pouvait que justifier les lois de l'atavisme

Il entra au Collège libre de Colmar vers 1862 et y fit toutes ses études, puis, le 25 juillet 1870, il passa à Strasbourg son baccalauréat ès-lettres. Il avait à cette époque, d'après les souvenirs de la famille, l'intention de faire des études médicales, la charge notariale de Cernay qui appartenait depuis quatre générations (1731) à la famille Ingold étant réservée à son frère Angel, qui suivait les cours de droit à la Faculté de Strasbourg depuis un an.

Auguste avait des dispositions très marquées pour les études scientifiques : il avait formé à Cernay une assez belle collection de fossiles, avait un petit laboratoire de chimie et, chose rare à cette époque du collodion humide, était photographe amateur assez habile.

Du reste presque tous les jeunes Alsaciens de son temps cultivaient les sciences naturelles. C'était un motif d'excursions dans nos belles montagnes, un sport excellent pour l'hygiène physique et morale

non moins que pour le développement intellectuel, trop négligé aujourd'hui pour des sports plus violents.

La guerre de 1870 éclata. Un certain nombre d'habitants de Cernay — disons Cernéens, selon la tradition « ingoldienne » — ayant dépassé l'âge de l'appel sous les drapeaux et deux ou trois ne l'ayant pas encore atteint formèrent une sorte de garde nationale et s'exercèrent au tir avec de vieux fusils. Lorsque, après Sedan, on apprit que des compagnies de partisans se constituaient pour servir d'auxiliaires à l'armée régulière, la plupart de ces membres résolurent de former aussi une de ces compagnies. Les engagements furent signés le 4 octobre 1870. Le jeune Ingold obtint l'autorisation de s'engager de son père, qui applaudissait aux sentiments patriotiques de son fils. Celui-ci a raconté dans une charmante brochure tirée à part du *Messenger d'Alsace-Lorraine* la courte existence de cette Compagnie de Franc-tireurs. Du 21 octobre au 6 novembre, elle s'employa à la garde du tunnel de Bussang, et le jeune bachelier frais émoulu put se souvenir de la belle tirade d'Horace :

N'eût-il que d'un moment reculé la défaite.

Rome eût été, du moins un peu plus tard, sujette.

Rentré le 15 novembre à Cernay, et pour continuer à servir la Patrie dans la mesure du possible, il organisa, sous la direction de son père, un bureau de *Correspondance gratuite avec les soldats de nos armées de terre et de mer, tant en France qu'à l'étranger*. Ce bureau (2) rendit bien des services, surtout aux malheureux compatriotes prisonniers en Allemagne, à qui journallement il avait à envoyer de l'argent et des vêtements. La Société française de secours aux blessés et malades en récompensa le jeune Ingold le 2 juillet 1871 par la croix de bronze

(1) La compagnie de francs-tireurs de Cernay, Saint-Amarin, Paris, 1909 - in 8° de 37 pages.

(2) Il était installé dans la maison de la rue du Marché portant alors le N° 25.

avec diplôme. Rien ne saurait montrer mieux le patriotisme de notre digne ami et de son père que ces quelques pages de souvenirs écrits en 1909, surtout les lignes qui terminent fièrement la brochure : « Je n'étais à cette époque qu'un enfant. En m'enrôlant avec l'enthousiasme du jeune âge sous les plis du drapeau tricolore, avais-je le pressentiment que l'annexion de notre pays natal à l'Allemagne, après deux siècles de bienfaisante union à la France, serait pour nous, non pas seulement un malheur, mais une déchéance ? Car c'est bien ce que, après ces quarante ans de contact obligé avec les représentants de cette race pédante et orgueilleuse, dont la force brutale constitue la principale puissance, nous sommes forcés de conclure, nous qui connaissons la France et la regretterons toujours. » (1)

J'ai dit que dans sa famille on avait l'impression que le jeune Auguste se destinait à la médecine, mais il paraît qu'il avait déjà secrètement, et peut-être encore imprécise, la vocation religieuse, car il raconte dans la brochure précitée, où se trouve son portrait en franc-tireur, qu'il s'était présenté au bon curé de Bussang, chez qui il logeait, comme un futur séminariste (p. 17).

Pendant quatre ou cinq mois, après la conclusion du traité de paix, il suivit cependant, comme externe au Collège de Thann, les cours de physique et de mathématiques nécessaires pour affronter les épreuves du baccalauréat ès-sciences restreint exigé pour suivre les cours des Ecoles de médecine. Souvent il se rendait à pied de Cernay à Thann, répétant en chemin les leçons qu'il avait à apprendre. Le professeur de mathématiques, M. Klein, n'avait pas d'élève plus assidu et ce dernier lui a voué autant de reconnaissance qu'à ses maîtres du Collège Libre.

Mais bientôt la vocation religieuse du jeune ma-

(1) Rappelons que le P. Ingold était titulaire de la médaille des Engagés volontaires de 1870.

thématicien est définitivement fixée et en octobre 1871, il entre au Séminaire de Strasbourg.

En septembre 1872, il opta avec sa famille pour la nationalité française. Le domicile légal fut La Chapelle sous Rougemont. Comme il ne pouvait habiter l'Alsace au-delà du 1^{er} octobre 1872, sans perdre le bénéfice de son option, il commença, à la rentrée, sa seconde année de séminaire à Saint-Sulpice à Paris, tandis que son père tirait au sort pour lui à La Chapelle.

Toujours à Saint-Sulpice, il reçut le sous-diaconat le 30 mai 1874, le diaconat le 18 décembre 1875 et fut ordonné prêtre le 23 décembre 1876.

On sait le merveilleux mouvement philosophique et religieux qui se développa à Strasbourg dans la première moitié et au milieu du XIX^e siècle, et dont une répercussion fut la constitution de l'Oratoire en 1851 par le P. Gratry, avec l'abbé Pététot et avec deux de ses élèves normaliens, le futur P. Lescœur et le futur cardinal Perraud. L'abbé Bautain remit quelque temps avant sa mort, en 1867, le collège de Juilly aux nouveaux Oratoriens, tandis que la Société des Prêtres de Saint Louis fondée à Strasbourg et qui dirigeait le collège créé au XVIII^e siècle par les Oratoriens, prenait la direction de la maison des hautes études ecclésiastiques de Saint-Louis-des-Français à Rome.

Les recherches historiques, l'étude des hommes avaient un attrait irrésistible pour le jeune Ingold. Il tenait ce goût de son père. Il ne se sentait pas d'aptitude pour le ministère. La prédication et le professorat ne lui plaisaient guère plus, bien qu'à plusieurs reprises il ait pris la parole en public (1) et qu'à un moment donné, vers 1886, il ait été Di-

(1) Cfr. Oraison funèbre du P. de Sainte-Marthe, dans les *Annales de l'Oratoire*, tome I. — Je me souviens aussi d'un sermon qu'il prononça en français dans l'Eglise St.-Martin de Colmar vers 1882, et où revenait le mot *transite* qu'il avait pris pour thème. Il s'était inspiré d'un monument funéraire du cimetière de Cernay, où l'on voit un ange montrant le ciel à une âme : La vie terrestre n'est qu'un passage, le ciel est le but !

recteur du noviciat de l'Oratoire à L'Hay près Sceaux (Seine) (1). Or, depuis qu'il était à Paris, il fréquentait l'Oratoire et bientôt, espérant, dans cette Congrégation et au milieu des hommes de talent qui la composaient pouvoir donner cours librement à ses recherches d'érudition, il entra au noviciat de Saint-Cyrles-Tours, et c'est à l'Oratoire qu'il dit sa première messe, à Noël 1876.

Il resta quinze ans dans cette Congrégation. J'ignore pour quelle raison il en sortit. On a dit de lui qu'il « était de la lignée des grands Oratoriens du XVII^e siècle, de ces chercheurs passionnés que furent les Richard Simon, les Lecoigne et tant d'autres qu'il a contribué dans une bonne part à nous faire connaître... » (2). Il a été un polémiste ardent pour défendre l'Oratoire contre l'accusation de Jansénisme. Il a rompu des lances contre MM. Jauffret, Blampignon, Mgr de la Passardière, etc.. Je n'ai voulu qu'une chose, dit-il dans une note, qu'on rendit justice à nos Pères, qu'on ne généralisât pas pour l'Oratoire, comme vient encore de le faire si fâcheusement Mgr Prunel ».

Il a préféré publier intégralement tout ce qui lui paraissait devoir mériter le jour, sans se préoccuper outre mesure de l'opportunité de la publication. C'est ainsi qu'il a publié ce qui a trait aux démêlés du P. Eudes avec l'Oratoire. Des Jésuites, aussi, se sont plaints d'avoir reçu de lui quelques coups de patte. Mais il n'y eut jamais rupture entre le P. Ingold et l'Oratoire et en 1907 il eut quelque velléité d'y rentrer. Il fit même à cette époque un séjour à la villa Perreyve, à Fribourg.

En 1879-80, il fut un des auditeurs assidus des cours d'histoire de M. Monod et de M. Roy à l'École pratique des Hautes Etudes et dans le rapport de cette année on mentionne « un travail de M. Ingold

(1) Il s'intitule : ancien professeur d'histoire et d'exégèse, dans son opuscule : *Nouvelle contribution à l'histoire des Prieurés clunisiens d'Alsace*.

(2) Cfr. L. Bartedette, *Le Pays Lorrain*, avril 1923.

sur saint Césaire d'Arles, un peu sec, mais très bien étudié ; c'est plutôt une excellente notice à placer en tête d'une édition, qu'une dissertation érudite. »

Sa première publication fut, en 1877, le récit d'un *Pèlerinage à Cérilly* (1), lieu de naissance du Cardinal de Bérulle. « ... *Ignorantias juventutis meae ne memineris.....*, a-t-il écrit de son premier ouvrage ; malgré la naïveté de ce *pêché de jeunesse*, j'éprouve une véritable satisfaction en constatant que les premières pages sorties de ma plume oratorienne sont, comme les dernières, un écrit en l'honneur du saint et vénéré cardinal de Bérulle. »

En 1879, il donne sa seconde publication, qui a pour titre *Le Chancelier d'Aguesseau et l'Oratoire*, brochure qui renferme vingt trois lettres du célèbre chancelier adressées au P. Galipaud (2). Elle fut suivie, en 1880, d'un supplément, *Le P. Galipaud janséniste*, extrait du *Bulletin critique* (3) et en 1893 de deux nouvelles lettres du Chancelier au même Oratorien. Celles-ci sont intercalées dans une autobiographie que le P. Ingold a publiée à la suite d'une plaquette sur *Trois statues du Cardinal de Bérulle* (4) et qui compte 70 numéros. Elle va nous fournir des renseignements précieux sur l'activité de notre ami pendant qu'il fut à l'Oratoire.

Le P. Ingold a surtout publié des documents biographiques et parmi ceux-ci des correspondances, jugeant avec raison que par leurs lettres et leur style épistolaire, les hommes se font le plus intimement connaître. Ces publications sont éclairées de notes nombreuses, érudites et savantes.

Il avait encore ce qu'il appelait la manie des collections. C'était la conséquence d'un esprit systématique acquis dans sa jeunesse en cultivant les sciences naturelles. Heureuse manie, d'ailleurs, car mal-

(1) Paris, Téqui, in-12 de 34 pages.

(2) Paris, Santon, in-8° de 43 pages.

(3) Paris, Santon, in-8° de 4 pages.

(4) Paris, Poussiègue, in-4° de 36 pages. (1893).

gré la grande variété de ses publications, elle donne à son œuvre une véritable unité. Elle lui a permis aussi de faire collaborer plusieurs amis à ces Collections.

Ainsi, dès 1880, il commença la Bibliothèque Oratorienne, composée de 13 numéros, dont le premier volume est la première partie du Recueil des *Vies de quelques prêtres de l'Oratoire* du P. Cloyseault (1). Cette publication fut accueillie avec éloge dans les comptes-rendus de l'Académie des sciences morales et politiques et dans les *Annales de Philosophie*. Elle est consacrée aux Généralats du Cardinal de Bérulle et du P. de Condren. Deux autres volumes parurent, en 1882 et 1883, consacrés aux Généralats du P. Bourgoing et du P. Senault et à celui du P. de Sainte-Marthe (2).

La *Revue Catholique d'Alsace* (3) publiant un compte-rendu du deuxième volume répète ce qu'un critique bien compétent a dit du premier, « qu'il fera les délices des âmes pieuses en même temps qu'il charmera les érudits par des détails curieux et entièrement inédits sur la congrégation de l'Oratoire, sur la part qu'elle a prise à la réforme du clergé, à la régénération de la société française au XVII^e siècle par l'établissement des séminaires, l'œuvre des missions, les fondations charitables auxquelles saint Vincent de Paul et son saint ami le cardinal de Bérulle avaient donné une si vive impulsion. Le P. Bourgoing, troisième supérieur général de l'Oratoire résigna à saint Vincent de Paul la cure de Clichy, où celui-ci se fit remarquer par ses œuvres de zèle et de charité. Bossuet, dans l'oraison funèbre qu'il fit du P. Bourgoing donne les plus grands éloges à ses talents oratoires, et l'on peut croire qu'il s'y connaissait. Quant au P. Senault, pendant qu'il

(1) Paris. Santon, in-18 jésus de LI - 458 pages.

(2) Paris, Poussielgue, in-12 de XII - 382 pages et in-18 de VIII - 439 pages.

(3) *Revue Catholique d'Alsace*, 1882, p. 120 - 121.

fut supérieur général, il prit les mesures les plus rigoureuses pour empêcher le jansénisme de pénétrer dans la congrégation qui, à cause de la turbulence de quelques membres a été trop barbouillée au fameux pot au noir. » Et la Revue continue : « Le P. Ingold qui s'est fait déjà, malgré sa jeunesse un véritable renom d'érudit, et qui a complété le texte du P. Cloyseault par des notes pleines d'intérêt, n'est pas un inconnu parmi nous. Mgr Perraud lui dit dans une lettre imprimée en tête du volume : « Vous savez tous les vœux que je forme pour vous et pour le succès des travaux auxquels vous vous appliquez avec tant d'ardeur et de persévérance. Nous nous associons pleinement à ce vœu de Mgr. l'évêque d'Autun. »

Sur les conseils de son ami le P. Bonnardet, l'abbé Ingold avait formé le dessein de donner une suite aux Vies de Cloyseault, en 3 volumes également. Il en a tracé le plan dans son Autobiographie et il est regrettable qu'il ne l'ait pas réalisé.

Cette collection fut cependant complétée par :

4° *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus*, par le cardinal de Bérulle (1). C'était l'édition Piquand (Angoulême, 1865), dont il avait acheté le reste et à laquelle il ajouta une table analytique (p. 587 à 602).

5° *Idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ*, par le P. de Condren (un volume de 425 pages).

6° *Lettres du P. de Condren* (1 vol. de XVI - 438 pages).

Ces deux volumes sont de l'édition Pin. Le P. Ingold avait préparé une nouvelle édition des lettres du P. de Condren et il avait commencé à en publier quatre dès 1880, tirage à part du *Bulletin critique*.

7° *Considérations sur les mystères de Jésus-Christ*

(1) Grand in 12 de LX - 602 pages.

par le P. de Condren, publiées pour la première fois par le P. Ingold, en 1882 (1).

8° *La Vie de Malebranche*, par le P. André, parue en 1886. Attiré par la grande figure de Malebranche, le P. Ingold avait publié en 1884 dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 15 pages sur *La Mort, le testament et l'héritage de Malebranche*. M. Nourrisson en fit un compte-rendu à la séance du 21 juin de l'Académie des Sciences morales. Puis le P. Ingold retrouva et publia en 1886 la fameuse *Vie du R. P. Malebranche, prêtre de l'Oratoire, avec l'histoire de ses ouvrages* par le P. André, de la Compagnie de Jésus, si longtemps recherchée par Cousin et que l'on croyait définitivement perdue (2).

Cette publication suscita des controverses. Sur les observations de M. l'abbé Drioux, un carton accentuant quelques réserves remplaça la dernière page de l'Introduction dans la plupart des exemplaires. La *Bibliographie catholique*, la *Revue catholique d'Alsace*, le *Polybiblon*, l'*Enseignement chrétien*, la *Revue historique*, la *Revue philosophique*, le *Monde*, la *Revue critique*, les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences morales* en donnèrent des analyses. *L'Instruction publique* donna sur cette publication un article de Francisque Bouillier, qui s'attira une réponse du P. Ingold, et dans *l'Ami du Clergé*, M. Dallibert écrivit sur le même sujet.

M. Nourrisson, dans le discours qu'il prononça à Juilly pour l'inauguration du buste de Malebranche, le 19 juillet 1887, disait à ce propos : « Le P. Ingold ne devra s'en prendre qu'à lui-même, si, devenus plus exigeants, nous osons lui demander davantage. Il a nourri quelques instants l'espoir de rendre à l'Oratoire le corps de Malebranche, comme il lui a rendu naguère la dépouille du P. de Condren. A défaut de ces précieuses reliques, nous l'en conjurons, qu'il

(1) Paris, Poussielgue, in-18 de xxxv - 225 pages.

(2) Paris, Poussielgue, in-18 de xviii - 425 pages.

réunisse les écrits dispersés de Malebranche (cette entreprise laborieuse ne passe ni son dévouement, ni son talent), et que prochainement (ce sera un nouveau jour de fête) il vienne déposer au-dessous de ce marbre qu'a su animer le ciseau d'un habile artiste, qu'il vienne déposer au-dessous du buste de Malebranche ce qui, plus que le marbre ou le bronze, restera en l'honneur de Malebranche un monument impérissable : l'édition de ses œuvres, mais l'édition complète et définitive, qu'avec une légitime impatience attend encore la philosophie. »

Mais le P. Ingold renvoya ce travail à « quelque Oratorien meilleur philosophe que lui. »

Les tomes IX et XIII de la Bibliothèques oratorienne ont été publiés par d'autres oratoriens, surtout par le P. Lescœur. D'autres ouvrages devaient suivre : la Vie du P. de Condren, par le P. Ingold, avec la collaboration du P. Lallemand, dont les matériaux avaient déjà été en partie réunis ; la Vie du P. Ivan, par M. l'abbé Buatbier qui a paru, par la suite, dans le *Bulletin de la garde d'honneur* ; les lettres du cardinal de Bérulle, la plupart inédites, dont le P. Ingold avait pris près de deux cents copies.

Il est extrêmement regrettable que cette collection n'ait pas été continuée. Elle avait obtenu cete haute approbation :

Mon Révérend Père,

Sa Sainteté Léon XIII a reçu les volumes que vous avez édités, dans lesquels est décrite la vie des hommes illustres qui ont honoré l'Oratoire de France par leur doctrine et leurs vertus. Le Très Saint Père a eu pour agréable votre présent, y voyant un témoignage de votre dévouement et de votre respect pour le Pasteur suprême de l'Eglise, et aussi une preuve de votre activité et de votre zèle à proposer, dans des écrits qui viennent bien à leur heure, des exemples utiles, très capables de provoquer à leur imitation, les prêtres du Seigneur, et de causer l'édification des fidèles.

C'est pourquoi, désirant vous manifester comme vous le méritez sa paternelle bienveillance, Sa Sainteté m'a chargé de vous exprimer sa gratitude pour l'hommage que vous lui avez fait, et de vous déclarer en son nom en quelle haute estime elle tient vos travaux, qui se rapportent à l'honneur de votre Congrégation et à l'utilité de la religion. Sa Sainteté ne doute pas que votre ouvrage ne réponde parfaitement au but que vous vous êtes proposé, et qu'il ne porte ainsi des fruits salutaires. C'est pourquoi elle appelle sur vous et sur vos confrères, de la divine clémence, la plénitude des grâces célestes, en présage desquelles et comme gage de son amour tout paternel, elle vous accorde de tout son cœur, à vous et à vos confrères, la bénédiction apostolique...

Charles NOCELLA,

Secrétaire pour les lettres latines.

Rome, ce 22 Avril 1884,

Au cours de ses recherches sur l'Oratoire et les Oratoriens, le P. Ingold avait trouvé divers documents qui lui avaient paru dignes d'être publiés. Il les réunit d'abord en 1884 sous le titre *Oratoriana*, (1) puis il forma la collection de la *Petite Bibliothèque oratorienne*. La première série comprend 6 volumes.

Elle devait se continuer par 4 autres, dont le plus important eût été la Table alphabétique de toutes les biographies d'Oratoriens imprimées ou manuscrites. La 2^e série a été terminée en 10 volumes. Une 3^e série, en format in-32, devait contenir des opuscules ascétiques ; elle n'a pas été mise au jour.

Il a été fait allusion plus haut à la découverte par le P. Ingold du corps du P. de Condren. Il a raconté la découverte et réinhumation du Corps du P. de Sainte

(1) Paris, Téqui, in-12 de 106 pages.

Marthe, 5^e supérieur général de l'Oratoire, dans un opuscule in-4 de 16 pages (1).

Quant à la Découverte et translation au Collège de Juilly du corps du P. Charles de Condren, 2-10 juillet 1884, le P. Ingold l'a également racontée (2). Plusieurs périodiques en ont fait mention. Un confrère du P. Ingold lui disait à cette occasion : « Père Ingold, vous pouvez mourir ! » et celui-ci ajoute : « Dussé-je vivre cent ans, je ne ferai jamais meilleure chose que cette découverte. Au point de vue archéologique et historique, la découverte faite en 1891, des tombeaux des P. P. Jaillot et Arcère, historiens de La Rochelle et fondateurs de l'Académie de de cette ville, a peut-être plus d'importance. Par suite de circonstances indépendantes de ma volonté, les restes de ces deux savants et illustres oratoriens attendent encore leur sépulture définitive. Espérons qu'à l'Oratoire on s'en souviendra. »

Désormais, comme le dit le *Dictionnaire des Contemporains*, le P. Ingold est connu dans le monde ecclésiastique et religieux ; cette découverte a beaucoup contribué à le faire apprécier.

Le Père Ingold avait encore entrepris, dès 1879, une bibliographie oratorienne. Beaucoup de notes et de documents furent réunis pour l'édition définitive. En attendant, il publia, en 1880-82, un *Essai de Bibliographie oratorienne* (1), auquel il donna un supplément, en 1882, simple liste préparatoire (2), publiée à la hâte, pour faciliter les recherches en prévision de l'édition définitive, qui n'a pas vu le jour non plus.

L'année 1880 encore, il fonda deux périodiques : *Les Annales de l'Oratoire*, Recueil mensuel qu parut

(1) Paris, Santon, 1880.

(2) Paris, Poussielgue, in-4^o de 16 pages.

(1) Paris, Foussielgue et Santon, in - 8^o de VIII - 200 pages.

(2) Paris, Téqui, in - 4^o de 19 ffm sur 2 colonnes.

en 4 volumes de 1880 à février 1887 (1) et le *Bulletin critique*.

C'est au commencement de l'année 1880 que fut fondé le *Bulletin critique*, nous apprend le P. Ingold lui-même, par MM. Trochon, Santon et Ingold, et c'est le 15 mai qu'il commença à paraître.

Après une année entière de publication, cete première direction fut remplacée par celle de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur et Thédenat, un quatuor d'élite, certes.

En 1888, le P. Ingold quita la direction du *Bulletin critique* pour être remplacé par M. Beurlier, depuis longtemps déjà secrétaire de la rédaction. Son départ fut annoncé par ses collègues dans les termes suivants :

« Nos lecteurs auront sans doute remarqué que le nom du P. Ingold ne figure plus sur la couverture de ce numéro. Le P. Ingold a entrepris un travail considérable qui le tiendra pendant longtemps éloigné de Paris. Ne pouvant plus assister à nos réunions, il a cru devoir renoncer à participer à la direction du *Bulletin critique*. Cette décision nous a causé une peine qui sera partagée par nos amis et par nos lecteurs. La compétence toute spéciale du P. Ingold dans les questions relatives à l'histoire del'Eglise au XVII^e et au XVIII^e siècle nous rendait son concours précieux. Nous avons toutefois la consolation de le conserver comme ami et comme collaborateur. »

A la fin de l'année 1921, M. le Chanoine Carrière, directeur de la *Revue d'histoire del'Eglise de France*, se proposant de publier un travail sur les Etudes d'histoire ecclésiastiques en France depuis cinquante ans, demanda au P. Ingold des souvenirs et des renseignements sur les origines du *Bulletin critique* « qui a tant fait pour répandre dans le clergé les bonnes méthodes historiques. »

(1) Paris, Téqui, 2 in 4^o de 85 et 96 pages, et Montbéliard, Hoffmann, deux volumes in 8 de 164 et 196 pages.

Mais le P. Ingold aurait eu besoin, pour raviver ses souvenirs, de consulter la collection du *Bulletin critique*. Or il avait laissé son exemplaire à Saint-Louis-des-Français à Rome et il s'est borné à jeter sur le papier quelques souvenirs que nous avons retrouvés :

« Un ancien oratorien, M. Trochon, dont les travaux d'exégèse ne sont pas sans valeur, avait fondé une petite revue bibliographique (dont le titre, je crois, était *Bulletin bibliographique*). J'eus l'idée de lui proposer de m'associer à lui, et, avec le concours du libraire qui éditait ma Bibliothèque oratorienne, M. Santon, nous fondâmes le *Bulletin critique*, sur le modèle de la Revue critique de Le Roux, dans le but de faire la guerre aux mauvais bons livres. Bien que le vrai fondateur du Recueil, je ne paraissais alors point en nom sur la couverture, mais avec le pseudonyme de A.I. de Saint-Antoine (1).

« Nous nous assurâmes tout de suite le concours de M. Duchesne ; ce qui fit, je crois, le succès de l'entreprise, car dès la seconde année nous fîmes nos frais. (J'avais personnellement fait ceux de la première année, car les abonnés de la petite revue de M. Trochon étaient en nombre très restreint).

« Dès cette seconde année aussi, M. Trochon s'étant retiré, je réussis à former un Comité directeur qui se composa de MM. Duchesne, Ingold, Lescœur, Thédenat, avec M. Beurlier comme secrétaire. Dès lors M. Baudrillart fut un des collaborateurs les plus fidèles et venait assister aux réunions du Comité qui se tenaient chaque semaine chez M. Duchesne, rue de Vaugirard.

« Je n'ai pas à faire l'histoire du Bulletin, qui tout de suite acquit beaucoup de sympathie. Mais il eut

(1) Allusion à la Chapelle de St.-Antoine près d'Uffholtz, qui appartenait à la famille Ingold. Qu'est devenue la statue de St.-Antoine emportée au début d'août 1914 par un soldat ? Le P. Ingold aurait bien voulu pouvoir la retrouver. — Son frère Angel avait choisi comme pseudonyme A. d'Ochsenfeld, se souvenant que tout Cernéen est chevalier-né de l'Ochsenfeld.

aussi des ennemis, qui nous appelèrent la Vipère noire (il paraît que la Revue critique était qualifiée de Vipère verte) et racontaient que notre Bulletin était dirigé par quatre ecclésiastiques, dont un libre penseur (M. Duchesne ; on sait ce qu'il faut en croire).

« Plus tard, quand je quittai l'Oratoire et Paris, je quittai aussi la co-direction du Bulletin, où M. Beurrier prit ma place, pour être remplacé par M. Baudrillart. Je continuai cependant à y collaborer quelque peu. »

Le P. Ingold a donné dans l'Autobibliographie précitée (p. 17) la liste des principaux articles qu'il a donnés au Bulletin critique. Il y a collaboré au moins jusqu'en 1900.

Pendant qu'il était à Paris, le P. Ingold fut bibliothécaire et archiviste de l'Oratoire. Il fut appelé ensuite à Luçon, pour y procéder au classement de la Bibliothèque et des Archives de l'évêché. C'est la raison pour laquelle il quitta Paris et le Bulletin critique.

Le départ du P. Ingold pour Luçon avait été assez mal vu par ses supérieurs de l'Oratoire, et tout en lui accordant la permission, on lui avait fait remarquer qu'on attendait de lui qu'il se consacrait exclusivement à l'Oratoire. C'est peut-être la cause initiale de sa sortie de la Congrégation.

J'ai parlé de ses polémiques pour la défense de l'Oratoire.

En 1880, il publia *L'Oratoire et le jansénisme au temps de Massillon*, à propos d'un ouvrage de M. l'abbé Blampignon (1). En 1882, il protesta contre les accusations de M. l'abbé Jauffret par trois brochures : *Le prétendu jansénisme du P. de Sainte-Marthe. Pro-*

(1) Paris, Sauton, in 8 de 15 pages, tiré à part du *Contemporain*.

testation au sujet des accusations de M. Jauffret contre l'Oratoire. Deuxième protestation contre les accusations de M. l'abbé Jauffret (2).

L'année suivante, il publia encore : *Défense des Carmélites de France et du P. de Bérulle* contre le P. Berthold Ignace de Sainte-Anne, carme déchaussé, définitif général, par un prêtre de l'Oratoire (3). Cet opuscule a été suivi d'un supplément (s. l. n. d. Imp. Hoffmann, Montbéliard, in 8 de 16 pages). Ce sont sept pièces justificatives de la brochure précédente.

A ces deux brochures et surtout à l'ouvrage de M. Houssaye le P. Albert de Saint-Sauveur a opposé deux gros volumes (Poussielgue, 1886 et 1889) sous le titre *Une persécution qui ne désarme pas*. « A cet ouvrage, lorsque le troisième volume annoncé aura paru, il sera facile de répondre, dit le P. Ingold, car ce sont toujours les mêmes vieilles attaques contre le P. de Bérulle. Aussi pourra-t-on intituler cette nouvelle défense *Calomnies*. »

Le P. Ingold a encore donné dans le quatrième volume des *Questions controversées*, publiées par la Société bibliographique, une étude sur *L'Oratoire et le jansénisme*, dont une deuxième édition, quelque peu améliorée, parut à l'occasion du jubilé sacerdotal de Léon XIII en 1887 (1).

D'autre part, durant sa période oratorienne, le P. Ingold a publié de nombreux opuscules de piété et de liturgie oratorienne et notamment des éditions des Méditations du P. Bourgoing plusieurs fois multipliées dans la suite, et des images et prières oratoriennes, de 1875 à 1891.

Son dernier principal ouvrage de cette période est le volume de *Lettres du cardinal Le Camus*, évêque et prince de Grenoble (2), ouvrage honoré d'une sous-

(2) Paris, Poussielgue, trois brochures in 8 de 107, 9 et 16 pages.

(3) Paris, Poussielgue, in 8 de 18 pages.

(1) Paris, Poussielgue, in 8 de 21 pages et 1 ffm.

(2) Paris, Picard, in 8 de XIV - 607 pages.

cription de 500 francs du Ministère de l'Instruction publique, paru en 1892 et accueilli avec grande faveur par la critique.

Le P. Ingold avait attiré l'attention sur l'importance des archives de l'évêché de Luçon, en 1885, par une suite de dix études concernant l'Oratoire (3). A Luçon, il publia en 1888 une *Notice historique et archéologique* sur cette ville dans « Paysages et monuments du Poitou » de Robuschon ; sur les Cloches de Luçon, dans la « Revue du Bas-Poitou » en 1889, sur Saint-Gilles-sur-Vic et le Château de Beaumarchais, encore dans les « Paysages et monuments du Poitou », en 1891. Il fonda à Luçon en 1890 un recueil périodique intitulé *Archives de l'évêché de Luçon*, qu'il dirigea avec M. l'abbé Pontdevie, lequel fut seul chargé de la direction après la deuxième année.

Durant cette première période de sa vie, comme plus tard d'ailleurs, le P. Ingold a collaboré à de nombreux journaux et revues en outre des trois recueils qu'il a fondés et dont il a été fait mention. Il en a donné une liste dans son *Autobibliographie*.

Ce sont : le *Polybiblion*, la *Revue Catholique d'Alsace*, l'*Union d'Alsace-Lorraine*, le *Correspondant*, le *Contemporain*, le *Monde*, l'*Indicateur des bons livres*, le *Moniteur bibliographique*, la *Revue de la Révolution*, la *Revue poitevine et saintongeaise*, la *Semaine catholique de Luçon*, le *Dictionnaire biblique*, etc.

D'autres travaux étaient projetés, mais n'ont pas été exécutés : Une notice sur l'église de Notre-Dame des Vertus, qui avait été annoncée plusieurs fois, dont cependant les matériaux avaient été réunis et se trouvent aux archives de l'Oratoire ; un Mois d'iconographie oratorienne, annoncé dans le Bulletin critique de 1884 ; la publication du Journal de voyage du P. Lecointe en Allemagne, lors des traités de Westphalie, manuscrit que le P. Ingold avait fait copier à

(3) Paris, Poussielgue, in 8 de 118 pages.

la Bibliothèque nationale et qui devait être publié par le P. Chéruel dans la Revue de géographie de M. Drapcyron ; les Pensées du P. Gratry, en collaboration avec le P. Charles Perraud, dont le manuscrit était à peu près terminé ; enfin une Histoire du cardinal de Bérulle, dont le texte aurait eu pour fond celui du P. Cloyseault, avec beaucoup d'augmentations insérées dans le texte, de façon à en faire un livre intéressant le gros public et pouvant être donné en prix, sur le modèle du Saint Ignace du P. Clair. Cet ouvrage devait être illustré, notamment des trois héliogravures qui ornent l'Etude sur Trois statues du Cardinal de Bérulle précédant l'autobibliographie du P. Ingold de 1877 à 1892.

Ajoutons que les archives de l'Oratoire sont presque exclusivement formées par la collection du P. Ingold, acquise par l'Ordre en 1890. Cette collection, qu'il avait mis plus de quinze ans à réunir et qui a une importance capitale pour l'Oratoire, se compose de 5 séries de documents :

1° Documents sur les Oratoriens (autographes) ; —
2° Documents concernant l'Oratoire en général ; —
3° Documents sur les maisons ; — 4° Manuscrits (dont une centaine du P. Adry) et plaquettes ; — 5° Gravures.

Cette œuvre, que nous venons d'énumérer rapidement, voici comment le P. Ingold l'appréciait : « Plusieurs sans doute penseront que l'auteur eût mieux fait de moins produire, et, sous le rapport de la forme, de tâcher de donner quelque chose de moins imparfait. Mais son ambition n'a jamais été de prendre place, même aux derniers rangs, parmi les littérateurs. Il n'a eu qu'un désir : faire connaître et aimer l'Oratoire, aux Oratoriens surtout, à quelques amis du dehors ensuite, et en le faisant connaître et aimer, contribuer à étendre le bien que Dieu l'a appelé à faire. On lui rendra, espère-t-il, cette justice que pendant ces quinze années il ne s'était guère détourné de la voie tra-

cée : *Nosce prius familiam* ». Ces lignes, que notre ami écrivait à Colmar, le 25 décembre 1892, je crois que nous pouvons tous les ratifier.

Il eût été intéressant de recueillir les souvenirs du P. Ingold sur son séjour à l'Oratoire. Nous devons nous contenter de donner cette anecdote, retrouvée parmi ses notes :

« Lorsque l'Oratoire fut reconstitué en 1852, quelques membres de l'ancienne congrégation vivaient encore. L'un d'eux, le confrère H. Lefèvre, dernier professeur de rhétorique à Juilly, venait fréquemment, aux jours de fête, dîner avec les nouveaux oratoriens. Leur supérieur, le P. Pétetot, dirigeait Madame Chauveau, mère de Fonck-Chauveau, député de l'Oise, fille de M. Lefèvre. C'était un grand vieillard, sec et maigre, devenu un peu sourd avec l'âge et qui répondait invariablement de travers au *Benedicite*, ce qui amusait les jeunes oratoriens. Ceux-ci le pressaient de questions sur l'Oratoire. Un jour l'un d'eux, le vénéré P. Mariote, mort en odeur de sainteté, s'enhardit à lui dire : « Racontez donc, Père (1) Lefèvre, qu'y avait-il au fond entre les jésuites et l'Oratoire, et lesquels à votre avis, rendirent le plus de services à l'Eglise de France pendant les deux derniers siècles ? »

« Réfléchissant un instant, le P. Lefèvre fit cette jolie réponse : « Eh bien, il faut convenir, les Jésuites étaient plus forts que nous pour l'éducation. Mais, ajoutait le vieil oratorien en se redressant de toute sa haute stature, mais nous aimions mieux Jésus-Christ. »

Le P. Ingold était le seul survivant de l'entretien où le P. Mariote raconta en 1874 cette savoureuse anecdote à la maison d'institution de Tours dont il était le supérieur, en même temps que « le paratonnerre du diocèse », comme disait l'archevêque, Mgr Guibert.

(1) Bien que non prêtres, les confrères étaient traités de Pères.

Peu de temps avant sa mort, le P. Ingold avait eu l'intention de rééditer en un seul volume ses études sur l'Oratoire et le jansénisme. Cela aurait fait facilement 250 pages in 12. L'ouvrage devait comprendre, après sa brochure sur l'Oratoire et le jansénisme, ses réponses à l'abbé Blampignon et à l'abbé Jauffret, une étude sur le « Prétendu jansénisme du P. de Sainte-Marthe », dont la préface était maintenant considérée par l'auteur comme une présomption de jeunesse, d'autant plus que sa sortie de l'Oratoire, (2) l'éloignement de Paris et le retour en Alsace avaient donné à son activité littéraire une tout autre direction. Enfin, ce recueil pour la défense de l'Oratoire devait contenir la brochure intitulée « Défense des Carmélites de France et du P. de Bérulle », à laquelle l'affaire de Mariental donnait une certaine actualité.

Voici l'introduction que le P. Ingold avait préparée pour ce recueil : « Les études qu'on trouvera réunies ici ont été publiées en plusieurs fois, comme on l'indiquera en tête de chacune d'elles. Il a paru opportun de les réimprimer et de les réunir en un seul volume, plus facile à consulter et moins sujet à se perdre que des brochures séparées.

« Cette publication est opportune : le préjugé contre l'Oratoire, répandu souvent par des personnes que l'amour de la vérité ne guide pas seul, dure toujours.

« Sorti de l'Oratoire depuis un certain nombre d'années, loin par conséquent de ses Archives, loin aussi de Paris, et de plus atteint par les infirmités de l'âge, je n'ai pas songé à faire autre chose que de réimprimer intégralement ces études qui, sur l'un ou l'autre point, auraient pu être complétées grâce à des travaux récents. Mais je ne crois pas que la double thèse qu'elles cherchent à établir ait reçu aucune atteinte depuis leur apparition, et j'ai confiance qu'elle n'en recevra

(2) Le Père Thédenat a annoncé au Conseil de l'Oratoire, en 1893, que le P. Ingold lui a écrit pour donner sa démission de prêtre de l'Oratoire. (Registre des délibérations du Conseil).

jamais, car l'unique souci de la vérité me les fait écrire, ce que l'on ne peut pas dire de celles que j'ai réfutées et de ceux qui aujourd'hui encore répètent la même accusation. »

On le voit, le P. Ingold était resté attaché à l'Oratoire jusqu'à son dernier jour.

Voici encore un souvenir sur les Pontifes du vieux catholicisme. Au printemps de 1882, le P. Ingold était allé faire un voyage à Vienne, à Gratz, à Innsbruck, à Salzbourg... et il écrivait de Munich au P. Lescœur, le 2 avril : « Ce matin, j'ai vu Dollinger (1), beau vieillard de 83 ans, se souvenant fort bien de vous et du P. Gratry et du P. Perraud. Intelligence aussi lucide que celle d'un jeune homme ; aucune infirmité, et travaillant encore comme un jeune. Il a eu l'air d'être heureux de ma visite. Il paraît fort calme et nullement tourmenté par ce qui est arrivé depuis dix ans. Je lui ai parlé du *Bulletin critique* (1), ce qui a semblé l'intéresser. Je lui en apporterai un de ces jours quelques numéros.

« Il ne fait plus de cours, quoi qu'il eût gardé son titre de Professeur, comme aussi celui de *Probst* de la *Theatinerkirche*. Mais il ne célèbre plus. Il ne voit guère de monde, paraît-il, et ne cherche nullement à se faire des adhérents. Il s'abstient même de parler de toutes ces affaires.

« Ce qui peut-être serait le plus grand obstacle à son retour, c'est la présence de Friedrich, que j'ai vu dans son antichambre, et qui, demeurant dans la même maison, est constamment auprès de lui. Celui-là m'a autant déplu par son extérieur que Dollinger m'a plu. Il a l'air et il est en effet un sectaire haineux. Il ne travaille, paraît-il, que pour trouver dans l'histoire des papes et de l'Eglise des choses à critiquer, des fau-

(1) C'était le chef intellectuel du parti, qui, en 1871, au congrès de Munich, avait dissuadé les « vieux-catholiques » d'établir une église séparée. Il mourut en 1890.

(1) Le changement de direction du *Bulletin critique* en 1882 avait eu lieu à la suite de dissentiments.

tes à faire connaître, etc., tandis que Dollinger n'a pas cette passion antichrétienne et me semble vivre dans une parfaite sérénité et paix de conscience.

« Friedrich a aussi été maintenu dans sa chaire de professeur de théologie par le gouvernement ; mais il y a défense de l'archevêché d'assister à ses cours et il n'a pas d'auditeurs. De sorte que pour tout concilier, il va être, dit-on, transféré à la Faculté de philosophie. Friedrich a l'église vieille catholique, toute petite, située dans un faubourg, derrière le Maximilianum, et qui n'a pour paroissiens que quelques mauvais catholiques... »

Le Père Ingold vint à Colmar à la fin de 1892. Ses parents avaient acquis depuis quelques années dans cette ville, une maison sise Place des Six Montagnes Noires.

Il avait perdu sa mère prématurément, mais Mlle Richard, d'une vieille famille colmarienne, épouse en secondes noces de son père, la remplaça si bien qu'il reporta sur elle toute l'affection qu'il aurait donnée à sa véritable mère.

Comme tous ceux qui se livrent aux travaux intellectuels, le P. Ingold avait été séduit par la paix, le calme, la tranquillité du cloître. D'autre part, n'exerçant pas le ministère, il n'avait point de « gouvernement » domestique. Il songeait donc à se retirer dans un couvent.

Mais si le cloître est l'antichambre du Paradis, la, comme dans le monde, il faut le gagner au prix de sacrifices. Or notre ami avait non seulement un caractère assez indépendant, mais il ne pouvait se résigner à sacrifier ses chères recherches historiques. Il ne trouva point alors l'asile où il pût à la fois vivre sans souci matériel, dans le calme propice aux travaux de la plume et avoir assez d'indépendance pour voyager, poursuivre ses recherches et ses études à sa guise. Je dois à l'affabilité d'un autre ami du P. Ingold, Dom

Ursmer Berlière, communication de documents et de souvenirs qui montrent bien ses hésitations à ce moment.

Nosce prius familiam, avait écrit le P. Ingold au sujet de ses études oratoriennes. *Nosce prius patriam* aurait-il pu dire maintenant, à ce *tournant de sa vie*.

A vrai dire, il n'avait jamais oublié l'Alsace, sa petite patrie, et au cours de ses recherches sur l'Oratoire il avait trouvé des documents intéressants ce pays. La *Revue Catholique d'Alsace* reçut de lui en 1882 une Note sur la fondation du Grand Séminaire de Strasbourg, sous le titre : L'Oratoire en Alsace (1). Nous pouvons encore considérer comme alsatique son étude sur la vie et les œuvres de l'abbé Bautain, publiée dans le *Correspondant* en 1848 (2) et celle qu'il consacra au P. Mertian dans la *Revue Catholique d'Alsace* en 1892 (3) l'est également.

Il avait aussi donné en 1885 une Notice sur la famille Ingold dans les *Annales historiques* de M. Tisseron et consacré une note biographique à un ami de collègue Albert Richard, en 1888 (1).

A son arrivée à Colmar, il apprit que la Société Industrielle de Mulhouse venait de mettre au concours une *Alsatia sacra* sur le plan de l'*Helvetia sacra* de feu M. Fr. E. de Mülinen, contenant le catalogue chronologique des évêques de Strasbourg et de Bâle, celui des prévôts des collégiales, celui des Supérieurs des maisons religieuses ayant existé en Alsace jusqu'à la Révolution.

Le P. Ingold annonça, dans la *Revue Catholique d'Alsace*, qu'il avait entrepris ce travail, et il publia, en 1893, comme spécimen, quelques notes sur *Les prieurés clunisiens des diocèses de Bâle et de Strasbourg*. (2)

(1) Rixheim, Sutter, in 8° de 7 pages.

(2) Paris, Poussiègue, in 8° de 27 pages.

(3) Paris, Poussiègue, in 8° de 8 pages.

(1) Colmar, Jung, in 8° de 13 pages.

(2) Paris, Picard, 1893.

Cette page de l'*Alsatia sacra* avait été choisie par lui pour répondre au vœu de la jeune congrégation bénédictine de Cluny, récemment restaurée par un autre savant moine alsacien, Don Mayeul Lamey, avec un groupe de jeunes Bénédictins originaires d'Alsace.

C'est à la suite de cette publication que Don Ursmer Berlière, de l'abbaye de Maredsous en Belgique, entra en relations avec le P. Ingold et lui signala l'ouvrage anglais de Sir G. F. Duckett sur les Clunisiens d'Alsace et d'Allemagne.

Le P. Ingold mit à profit cet ouvrage dans une brochure parue la même année : « *Nouvelle contribution à l'histoire des Prieurés clunisiens en Alsace* » (3), où il raille si spirituellement la science anglaise. Il remercia Dom Berlière par une lettre en date du 10 août 1893. Celui-ci avait encore signalé un paragraphe de ses *Studien und Mittheilungen* qui concernait le prieuré clunisien de Biesheim.

Le P. Ingold avait commencé une nouvelle Collection intitulée *Plaquettes alsatico-bénédictines*. La première renfermait « Une lettre inédite de Mabillon à Dom Calmet, (1) suivie d'observations sur quelques ouvrages récents. » Mais il écrit à Dom Berlière : « Quant aux plaquettes alsatico-bénédictines, j'y ai à moitié renoncé, à cause de la lenteur qu'on met au *Bulletin critique* à imprimer la première. Je reprendrai ce projet sans une autre forme et je vous envoie dès aujourd'hui ce qui devait faire le N° 2 (sans doute le *Voyage littéraire en Alsace* de Dom Mabillon) (2). Le N° 3, consacré à un célèbre prieur de St-Morand (3), est sous presse. Je pense aussi publier prochainement le *Diarium de Bernard de Ferrette*, prieur de Murbach ».

A ces renseignements bibliographiques, le P. Ingold ajoutait cette confidence : « Permettez-moi de vous

(3) Colmar, Huffel, 1893.

(1) Plutôt Dom de la Grange, comme l'a rectifié le P. Ingold en rééditant cette lettre dans le 1^{er} volume de ses *Miscellanées*.

(2) In 8° de 16 pages.

(3) Dom Martin Granter, paru dans les *Miscellanea alsatica*, I.

dire, mon Père, que je suis très heureux d'entrer en relations avec vous. Depuis que je ne suis plus Oratorien par un concours de circonstances qu'il serait trop long de vous expliquer, je me sens attiré vers l'ordre de Saint Benoît... Mais pourquoi est-on si anti-français à Beuron ? »

Le P. Ingold publia en 1894 une seconde *Page de l'Alsatia sacra : Les Chartreux en Alsace* (4). Dom Berlière répondit à l'envoi de cette brochure par un volume qu'il venait de faire paraître : Documents inédits pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique A. I., 1894. Le P. Ingold remercia, le 28 décembre 1894, en lui annonçant « un nouveau petit volume, bien peu de chose à côté de ce vrai monument » et il ajoute : « Comme vous avez pu le deviner, si vous avez jeté les yeux sur les *Chartreux en Alsace*, je vais dans quelques semaines commencer mon noviciat dans ce saint ordre, dans la maison de Bosserville près de Nancy. Je me recommande à ce propos à vos saintes prières. »

Le maître des novices de Bosserville avait promis au P. Ingold de grandes libertés, mais le prieur ne les avait pas ratifiées.

Aussi le noviciat ne dura-t-il que quelques semaines, et constatant que la règle de l'ordre ne lui permettrait plus de s'occuper de travaux historiques, il rentra à Colmar.

De Paris, il écrivit, le 28 janvier 1895, à Dom Berlière : « Je viens vous annoncer qu'après un essai loyal j'ai acquis la certitude que le bon Dieu ne voulait pas que j'embrasse ce genre de vie. Je garde cependant le désir de la vie religieuse et je pense de nouveau avec intensité à votre saint ordre. »

« Permettez-moi, à ce propos, de vous demander conseil. Et tout d'abord, je voudrais être renseigné sur ceci : Pourrais-je commencer par être comme l'hôte

(4) Prieurs de Strasbourg et de Molsheim, avec une gravure, in 8° de 20 pages.

d'une de vos maisons, ou comme une sorte d'oblat ?... Je me soumettrais au règlement que l'on voudrait, et j'aurais ainsi, tout en terminant un travail important que j'ai sur le chantier, le loisir d'examiner si vraiment le bon Dieu veut que je fasse davantage. »

Il ajoutait qu'il avait toujours en l'idée d'employer sa fortune à une fondation religieuse. « J'avais voulu ramener en Alsace les Chartreux. Pourquoi n'y ramènerais-je pas les Bénédictins, à Murbach ou autre part ? Avec un supérieur venu de Beuron, cela ne souffrirait, je crois, aucune difficulté, et quel bien vos Pères feraient en Alsace, où il n'y a plus de religieux, sauf quelques Capucins... »

Dom Berlière répondit au Père Ingold qu'à son avis il s'était trompé d'enseigne en se rendant à Bosserville. Il l'invita à aller passer quelques jours à Maredsous, ce qu'il accepta par une lettre datée de Paris, du 5 février 1895. Le 11, il était à Maredsous.

« Nous eûmes d'assez longs entretiens, m'écrivit Dom Berlière, sur la nature de la vocation bénédictine, des difficultés qu'il rencontrerait, vu sa formation antérieure, une tendance à l'indépendance, une certaine recherche des relations et des correspondances. Bref, après quelques jours, il comprit qu'être vraiment moine était un sacrifice qui dépassait ses forces, et je lui fis entrevoir la possibilité soit de devenir oblat régulier, soit de pouvoir séjourner comme hôte au monastère (1).

Le Révérendissime Dom Hildebrand de Hemptinne, abbé de Maredsous et primat de l'ordre, ayant consenti à ce séjour, M. Ingold revint le 6 mars et resta parmi nous jusqu'au commencement de juillet. Sa vie se passait dans la prière, le travail et les relations avec quelques connaissances qu'il s'était faites ici. Son rêve était de mettre au jour une *Alsatia sacra*, refaite de Grandidier, mais c'était déjà trop tard pour lui. Il

(1) Nous verrons que le P. Ingold suivit ce sage conseil dans la suite.

n'avait plus l'énergie ni la persévérance nécessaires pour entreprendre le dépouillement systématique d'archives, de recrues, de collections.

Il préférait les travaux de moins longue haleine, la publication de pièces inédites, surtout des XVII^e et XVIII^e siècles, qu'il se plaisait à annoter à la façon de ses amis Tamizey de Larroque et L. Bertrand. Il s'intéressait vivement à mes recherches d'histoire bénédictine, et, dans ses voyages, il aimait à réaliser mes desiderata soit en livres, soit en copies de documents. »

De retour à Colmar, le P. Ingold écrivait à Dom Berlière, le 27 juillet 1895 : « Voici quinze jours que j'ai quitté Maredsous... et je n'ai encore rien commencé de tout ce que je me propose de faire pendant les quelques semaines que je vais passer en Alsace. Je n'ai donc encore aucune nouvelle à vous donner ni de Masevaux, où je ne pourrai aller que dans huit ou dix jours, ni de la bibliothèque de La Chapelle (1), où j'espère vous trouver un Pez. Et je vous écris tout simplement ces quelques lignes pour vous dire que je ne vous oublie pas, ni tous les bons Pères de Maredsous, malgré la joie que j'ai à me retrouver au milieu des miens.

« J'espère que malgré la chaleur et les orages, vous allez toujours bien. Vos grandes salles et vos longs cloîtres sont bien avantageux par la canicule. Ici je ne sais où me mettre pendant les heures chaudes du jour, bien que la maison soit sur le bord de la rivière... »

Le P. Ingold souffrait en effet beaucoup de la chaleur, nous le verrons encore. Cependant il se rendit bientôt à Besançon, d'où il écrivit à Dom Berlière le 11 août : « En tournée d'archives et de bibliothèque, je trouve ici, à Besançon, dans un gros manuscrit de Dom Thiébault, bénédictin de S. Vanne, une petite

(1) La bibliothèque du Collège de La Chapelle-sous-Rougemont contenait quelques livres précieux, entre autres un Grandidier annoté de la main de l'auteur, etc.

notice sur votre Lambert de Sîpîte. Je crois qu'elle ne vous apprendra rien de nouveau. Mais au moins saurez-vous que ce n'est rien... Si vous avez jamais besoin de venir à Besançon, mon ami l'abbé Louvot (2), curé de Saint-Claude, sera heureux de vous donner l'hospitalité. »

La Revue bénédictine était devenue un trait d'union entre Dom Berlière et le P. Ingold. Celui-ci fournissait des matériaux pour cette Revue et Dom Berlière donnait des chroniques bibliographiques sur les ouvrages bénédictins du P. Ingold.

Ce dernier écrivait à son ami, de Colmar, le 28 septembre 1895 : « Je travaille d'arrache-pied à nos Archives de Colmar, où je dépouille le richissime fonds de Munster. J' y trouve des choses extrêmement intéressantes, notamment des détails sur les relations de St-Maur avec l'Allemagne au XVII^e siècle, sur un projet d'introduction de la réforme lorraine en Souabe ; des lettres des D. D. Brachet, de l'Escale, Bucelin, etc... Vous verrez tout cela. Il y aura, je pense, moyen d'en tirer quelque chose pour la Revue.

« Je compte rester encore ici jusque vers le 10 ou 12 octobre, puis aller un peu travailler à Besançon ; de là, chez Madame de Montalembert jusqu'à la fin du mois. Puis un petit séjour à Paris pour les lettres « belges » de Dom Berthold, dont je vous ai parlé. Et enfin vers le 15 novembre à Maredsous, qui reste toujours pour moi comme le port. *O utinam !* Que n'ai-je 20 ans de moins ! »

Nous reviendrons plus loin sur les lettres de Dom Berthold et d'autres bénédictins. Le P. Ingold publia, en outre des plaquettes bénédictines déjà mentionnées, en 1894, *Les droits et privilèges d'un prieur clunisien en Alsace en 1448*. Il s'agit du prieuré de Saint-Nicolas-des-Bois. Cet intéressant document du vieux droit al-

(2) Cet ami était un ancien condisciple de Saint-Sulpice. M. Louvot est actuellement archiprêtre de Gray.

sacien, dont la publication par notre ami est enrichie, comme toujours, de notes érudites, a paru dans les *Mélanges Julien Havet*.

Le P. Ingold était entré en relations avec Julien Havet à propos de l'oratorien français Jérôme Vignier. Il lui avait signalé, en 1886, ce que le Professeur Koch, de Bâle, pensait des documents Vignier et en quelle petite estime ses confrères tenaient cet oratorien, de son vivant déjà (1).

La même année 1894, le P. Ingold publia une traduction française partielle du *Diarium de Murbach* de Bernard de Ferrette (2).

En 1896, il fit paraître *Les Bénédictins de Munster en Alsace et la question de l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ* (3) ; en 1898, *L'abbaye de Munster... avec une note inédite de Schœpflin* (4) ; en 1900, les *Annales Murbacenses* par Ph. Grandidier, suivie d'une partie inédite (4) ; *Bossuet et l'édition bénédictine de Saint-Augustin* (5) ; *Dom Moreau, moine de Lucelle* (6) ; en 1901, *Bernardin Buchinger, abbé de Lucelle* (7) et un Supplément à cette biographie (8), etc...

Maredsous l'attirait toujours, on l'a vu. Il y retourna en novembre 1895.

Il savait que les Pères Chartreux du monastère de N.-D. des Prés travaillaient, depuis quelques années à une édition nouvelle et complète des œuvres du plus célèbre écrivain de leur ordre, Denys le Chartreux, mort à l'abbaye de Ruremonde en 1471. Les écrits du fécond *Docteur extatique* devaient intéresser notre ami. On en connaissait des copies ; aucune collection d'archives n'en avait encore signalé d'autographes. Le P. Ingold se proposa de les retrouver. Il alla donc

(1) Cfr. *Bulletin critique*, VII, p. 359 et 477.

(2) In 8° de 107 pages.

(3) In 8° de 21 pages.

(4) In 4° de 10 pages.

(4) In 8° de 39 pages.

(5) In 8° de 23 pages.

(6) dans la *Revue catholique d'Alsace*, p. 940-943.

(7) In 12° de 120 pages.

(8) In 8° de 5 pages.

à Ruremonde et à Maredsous, d'où il publia, en novembre 1895, le résultat de ses recherches, restées vaines.

Le 14 novembre, il se rendit à Trêves, chez l'évêque, Mgr Korum, et on lui indiqua, à l'hôpital de Cnes, un manuscrit autographe, comme il fut reconnu par M. Léopold Delisle et par M. Guignard, bibliothécaire de Dijon, qui a fait une étude spéciale des manuscrits et des écrits de Denys le Chartreux.

Tandis qu'il était à Maredsous, on lui indiqua cinq manuscrits de Denys à la Bibliothèque de Louvain, où il eut la joie d'en trouver deux, autographes, et de voir confirmée sa découverte de Cnes.

Au printemps de 1896, le P. Ingold se remit en route à la recherche des manuscrits de Denys. Aux archives générales de Belgique, il trouva des documents qui le mirent sur la piste de 23 manuscrits autographes qui existaient autrefois à Ruremonde. Le résultat de ces recherches a été publié par lui dans deux brochures publiées à Montreuil-sur-Mer à la Charreuse de N.-D. des Prés (1).

C'est de là qu'il écrit, le 28 mai 1896, à Dom Berlière : « En quittant Bruxelles, et comme rien n'était décidé pour Ruremonde, je suis revenu par Bruges, Ostende, Nieupoort et Ypres. Puis, bientôt, samedi ou lundi, je me mettrai en route pour Colmar, après cependant un petit séjour à Paris... »

Après l'envoi d'une adresse de libraire et l'annonce que les bons Chartreux terminent, sans se presser, le premier volume de Denys, le P. Ingold continue : « Dans votre exemplaire de « Toppens, Bibliotheca belgica », le portrait de Denys-le-Chartreux est-il signé ? Celui qu'on a ici ne porte pas de nom de graveur ni de peintre. »

De retour à Colmar, le P. Ingold s'occupe d'envoyer à Maredsous un jeune postulant colmarien (le 2 août 1896) et revient sur l'idée de la fondation bénédictine alsacienne, qui n'était réalisable que par Beuron :

(1) In 8° de 12 et 8 pages.

« La grande affaire de la future fondation alsacienne va faire un pas. J'ai été avant-hier à Masevaux et en ai parlé au doyen, lequel, à l'occasion d'une fête religieuse, va inviter le R. P. Archi-abbé à la présider, au commencement de septembre. Je le rejoindrai là et nous pourrons visiter ensemble ce que le fr. Herpierre appelle déjà le *Petit Mont-Cassin*. Le curé-doyen est très bien disposé. *O utinam !* »

Mais le P. Ingold fut déçu. Le 11 septembre, en effet, il écrivit à Dom Berlière : « J'ai été fort désappointé dimanche à Masevaux en ne voyant pas arriver le P. Archi-abbé. Je comptais beaucoup sur sa présence pour avancer nos affaires bénédictines en Alsace. Il aurait rencontré là l'évêque de Strasbourg et l'abbé d'Oelenberg. On aurait causé de tout cela ensemble, et nous aurions pu aller visiter l'emplacement proposé.

Enfin, il faut croire que ce retard est dans les desseins de la bonne Providence et patienter. Tout vient avec le temps, dit le proverbe ».

En post-scriptum il ajoute cette autre nouvelle intéressante pour l'Alsace : « Nous venons de constituer un petit comité pour l'étude de l'Histoire ecclésiastique du Haut-Rhin. On a commencé par publier la statistique de toutes les paroisses depuis l'origine. »

Vers ce moment le P. Ingold avait accepté les fonctions d'aumonier dans la communauté des Sœurs de la Croix située au faubourg de Bâle à Colmar. Sans lui donner beaucoup de besogne, cela le fixait pour un temps à Colmar, ou d'ailleurs bien des travaux commencés le retenaient.

Cependant cette aumônerie provisoire ayant cessé dès le mois d'octobre, il se mit en route, par Bâle et Genève, vers Chambéry, où son frère Hubert, faisant sa carrière dans l'administration des forêts, venait d'être appelé en résidence.

Il passa dans cette ville une dizaine de jours et écrivit de là, le 10 octobre, à Dom Berlière : « Votre

bonne lettre m'a vivement intéressé, ainsi que toutes les nouvelles bénédictines. Vous faites bien de me les donner toujours si exactement, car je suis bien de cœur des vôtres, avec le regret comme aussi les espérances que vous savez. D'ici je me rendrai à Lyon, où j'ai quelques recherches à faire ; puis nouvel arrêt en famille à Châlon. Enfin Dijon, Besançon et Colmar, où je serai de retour à la fin du mois. Je pense ensuite pouvoir me mettre en route pour Carlsruhe, Trêves et enfin Maredsous, où j'aimerais bien être, s'il plaît à Dieu, pour les fêtes de Noël et pour choisir mon saint patron de la nouvelle année. Alors nous reprendrons nos bonnes causeries d'autrefois, et viendrons, si vous le voulez, d'une petite excursion scientifique en Lorraine, *iter lotharingicum*. »

En arrivant à Châlon, le P. Ingold trouva sa tante malade. Elle mourut entre ses bras le lendemain. Ce douloureux événement modifia ses plans. Divers travaux le retenaient d'ailleurs à Colmar.

Mais il avait toujours au cœur des aspirations vers le cloître, et il écrivit à Dom Berlière le 15 décembre : « Vous voilà, je pense, réinstallé dans votre chère cellule de Maredsous, occupé à classer les précieuses trouvailles faites pendant votre petit voyage. J'admire comme votre vie ressemble à celle de vos glorieux ancêtres : Mabillon, Montfaucon... et, comme vous savez, à leur exemple, reprendre la solitude du cloître après les distractions des voyages. Ah ! que je voudrais organiser ma vie comme la vôtre ! Elle lui ressemble, grâce à Dieu, déjà quelque peu. Mais il y aurait un grand pas à faire. *O utinam !* »

Le 22 janvier 1897, il était depuis huit jours à Paris chez Mlle Pellechet, rue Blanche, 30. Je parlerai plus loin de cette digne amie du P. Ingold. Celui-ci était alors plongé dans les collections bénédictines de la Bibliothèque Nationale. Il dépouillait pour un de ses amis, M. le Chanoine Didio, les documents relatifs à l'édition de Saint Augustin. Le savant vice-recteur des

Facultés catholiques de Lille (1), ne put, pour des raisons particulières, publier son ouvrage, ce dont le P. Ingold se chargea plus tard. Celui-ci retrouva également à Paris un autre ami colmarien, M. Henry Wilhelm, qu'il mit en relations avec Dom Berlière.

« En ce moment m'écrivit ce dernier, je m'occupais de Génébrard, bénédictin. M. Ingold me procura des documents ; mais les travaux dont j'étais chargé ne me permirent pas de mettre ce travail au point.

« Le P. Ingold m'écrivit le 3 septembre à propos d'un voyage littéraire que je devais faire en Lorraine et Franche-Comté. Il fut convenu que nous nous rejoindrions. Après avoir exploré les bibliothèques de Verdun, Metz, Nancy, je rejoignis M. Ingold le 13 octobre 1897 à Raon, et ensemble nous visitâmes les anciennes abbayes de Senones et de Moyenmoutier. De retour de Besançon, je retrouvai mon ami à Colmar et avec lui je visitai Munster.

« En 1899, mai et juin, j'avais revu plusieurs fois M. Wilhelm à Pantin, et il m'avait remis un Nouveau Supplément à l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur, avec autorisation de l'éditer. Le 30 septembre, M. Ingold m'annonçait la mort de cet excellent M. Wilhelm, dont il est parlé dans la Préface écrite pour ledit ouvrage.

« Le 16 avril 1900, je me trouvais de nouveau à Colmar pour jeter un coup d'œil sur la collection bénédictine de Wilhelm. (2). M. Waltz m'ayant invité à classer le fonds bénédictin avec M. Ingold, j'y retournai les 10-11 septembre suivants, puis les 1-3 octobre.

« Ayant été nommé par le Gouvernement belge directeur de l'Institut historique belge de Rome, j'eus fréquemment au passage l'occasion de revoir mon ami à Colmar (1902, 1906, 1909). Toujours la même hospitalité, le même entrain.

(1) Il y avait eu opposition de la part des R. P. Jésuites. M. le Chanoine Didio publia, comme thèse de doctorat de l'Université catholique de Louvain, *Laquerelle de Mabillon et de l'abbé de Rancé*.

(2) M. Wilhelm avait légué sa bibliothèque à celle de la ville de Colmar.

« En 1911, le projet de fondation bénédictine en Alsace semble prendre corps. Cette idée était patronnée par l'évêché de Strasbourg, et l'on avait jeté les yeux sur Ebersmünster. Le 9 mai, j'étais à Colmar, d'où je me dirigeai sur Beuron. A mon retour d'Autriche, le 18 juin, je revis Beuron, et dans mes entretiens avec le R. P. Archi-abbé il fut question de la fondation alsacienne. Le 20 j'étais à Colmar, le 21 je visitais avec mon ami Ebersmunster, le 26 j'étais avec lui chez Mgr Kannengiesser, qui avait aussi un plan de fondation, et le 2 octobre je rendais compte à Beuron des résultats de mon enquête. Ce projet échoua, car il y eut opposition au sujet d'Ebersmünster, et d'un autre côté une fondation vraiment alsacienne avec un Belge pour supérieur contrariait certaines tendances germanisantes.

« Ma nomination à la direction de la Bibliothèque royale de Bruxelles (1^{er} janvier 1913). puis la guerre suspendirent mes voyages à Colmar. »

Le P. Ingold avait peur, lui aussi, des *tendances germanisantes*, car il écrivait à Dom Berlière, en 1911, en lui signalant que le P. Hotelier d'Oelenberg était Alsacien. « Voilà, disait-il, un exemple qu'il faudra imiter dans la fondation future. Car, décidément, *Judaei et Samaritani non contuntur*. Pourvu que Beuronne veuille pas nous submerger par son trop plein d'Allemands ! Je commence à craindre cela un peu ».

Dans la notice nécrologique que j'ai consacrée à M. Armand Ingold, le père, j'ai raconté comment j'étais entré en relations avec lui. Je n'avais fait que saluer en passant son fils le P. Ingold, et, en 1892, quand il allait revenir en Alsace, je quittai mon pays avec toute ma famille pour Mantoche, près de Gray, où mon beau-frère était notaire.

Nous devions cependant nous lier malgré la distance. La belle-mère du P. Ingold était parente de mon vénéré maître en géologie et en préhistoire, le D. Bleicher. J'ai mentionné l'amitié et la vieille camaraderie

qui liaient le P. Ingold au chanoine Louvot. Celui-ci est mon parent affectionné et à partir de 1901, date à laquelle il fut nommé archiprêtre de Gray, toute visite du P. Ingold à son ami Louvot fut doublée d'une visite à Mantoche. Mais ce fut N.-D. de Thierenbach qui nous mit en rapports. En 1892, j'avais publié ma première œuvre : une notice sur le Prieuré de Thierenbach, qui n'était pour ainsi dire qu'une réédition d'une notice de M. Ingold père, à laquelle j'avais apporté quelques additions. Comme il était question de ma publication dans les *Prieurés clunisiens d'Alsace*, M. Ingold m'envoya ses deux brochures. Je l'en remerciai par une lettre du 14 juin 1893, à laquelle il répondit le 12 juillet. Il me remerciait à son tour de quelques documents que je lui avais communiqués et manifestait sa satisfaction d'être entré en relations avec moi.

Le directeur de la *Revue d'Alsace*, Jos. Liblin, était de mes parents. J'avais échangé des lettres avec sa fille au sujet de la mort de ma mère, enlevée à mon affection en janvier 1892. Je lui avais écrit combien je m'intéressais à l'histoire de l'Alsace et que j'avais entrepris l'histoire de Soultz, ma ville natale. Joseph Liblin me proposa de la publier dans sa Revue. Je fus heureux, comme l'on pense, de cet accueil fait à mes jeunes débuts et j'acceptai. Cette histoire de Soultz a paru dans la dernière livraison de l'année 1892 et dans les années suivantes. Le P. Ingold eut la bonté de s'intéresser à mon ouvrage et se fit un plaisir de compléter ma documentation, comme il continua de le faire plus tard pour mes autres travaux avec une inaltérable complaisance.

Dans une lettre du 7 août, il me demanda si je parlais dans mon histoire de Soultz de deux auteurs bénédictins mes compatriotes, les P. P. Larger et Meyer, et si je savais qu'en 1736 Thierenbach avait reçu la visite de l'abbé général de Cluny, qui n'était autre que le cardinal de Bouillon.

Au sujet de l'*Alsatia sacra* il m'écrivait le 25 novembre 1893 :

« Oui, mon *Alsatia sacra* avance assez rapidement. Je puis aller tous les jours aux archives, qui sont une mine inépuisable. Mais, j'ai tout de même encore de longs mois, sinon de longues années de recherches à faire. » Il m'envoyait en même temps une note sur les possessions de Lucelle à Soultz.

Le 16 mai 1894, le P. Ingold m'adressait de Paris des renseignements, puisés dans la bibliothèque de M. Wilhelm, sur les deux bénédictins nés à Soultz, et comme je composais alors un petit Armorial d'Alsace, il joignait à sa lettre deux exemplaires de son Ex-libris.

Quelque temps après, il m'envoya plusieurs brochures qu'il venait de faire paraître : *Les droits et privilèges d'un prieur clunisien en Alsace* ; la traduction partielle du *Diarium de Bernard de Ferrette* ; la 1^{re} série des *Miscellanea alsatica* ; les *Lettres inédites de deux abbesses d'Alspach* ; *Grégoire et l'Eglise constitutionnelle d'Alsace* ; *Notice sur l'église et le couvent des Dominicains de Colmar*.

Dans ce dernier ouvrage, le P. Ingold avait eu quelques paroles sévères pour M. Liblin. Je me permis de lui en faire l'observation. Il eut la bonté de ne s'en point froisser, et, dans une lettre du 15 novembre 1894, il m'écrivait : « J'ai en effet été peut-être un peu sévère pour M. Liblin. J'avoue que cette aigreur voltairienne qui remplit ses ouvrages m'horripile ; car, en dehors même de la question religieuse, rien n'est plus contraire au véritable esprit scientifique. »

M. Liblin commençait à sentir le poids de l'âge. Il songeait à moi pour continuer son œuvre, sa *Revue d'Alsace*, et m'avait proposé de devenir secrétaire de la rédaction. Je venais d'accepter. Mais avec un homme du caractère de M. Liblin, cette collaboration ne pouvait être que purement matérielle. Je désirais cependant vivement que le P. Ingold devint aussi de nos collaborateurs. C'est pourquoi je cherchais la concilia-

tion entre ces deux hommes. Malheureusement j'échouai ; et quelque temps après M. Liblin me joua un tour qui, je m'en souviens encore, porta mon exaspération à son comble.

M. Liblin m'avait demandé de faire quelques comptes rendus bibliographiques et de collaborer à la chronique, qu'il signait Frédéric Kurtz. Je lui envoyai une analyse de la Biographie de Charles-Frédéric Faudel, par le D. Bleicher et un article sur les récentes publications du P. Ingold. Il les publia dans le 2^e fascicule de 1895 de la Revue ; mais cédant une fois de plus à son *aigreur voltairienne*, il se permit de changer le titre et quelques phrases de mon second article.

J'écrivis d'une part à M. Liblin pour lui témoigner mon mécontentement, d'autre part au P. Ingold pour lui faire des excuses et donner des explications. Il était à Maredsous depuis le 15 Mars et n'ayant pas la *Revue d'Alsace* sous la main il me demanda de lui communiquer le *corps du délit* ; ce que je fis.

Voici ce qu'il me répondit, le 5 Mai : « Je m'empresse de vous retourner le numéro de la *Revue d'Alsace* que vous avez eu la bonté de me communiquer et de vous remercier de votre article, dont, en somme, je suis satisfait, malgré le titre injurieux que M. Liblin y a mis... Le bonhomme se venge de mes critiques, qui ont peut-être été un peu dures, mais qui ne l'autorisaient nullement à commettre cette malhonnêteté. Dire que je voulais précisément, à propos de Grandidier, mettre quelque part une note rendant hommage à tout ce qu'il a fait pour la mémoire de notre grand historien ».

J'étais prêt à rompre avec M. Liblin et par conséquent avec la *Revue d'Alsace*. Le P. Ingold, à qui je faisais part de mon intention, y fut opposé. Le 10 mai, il m'écrivit : « Il ne faut pas évidemment vous brouiller à cause de moi avec M. Liblin et risquer ainsi de ne pas lui succéder pour la Revue : elle sera trop bien

entre vos mains et il faut à tout prix que vous restiez *bon premier* quand le moment sera venu. Comme en somme votre article est plutôt élogieux, laissons aller les choses, sans insister autrement. Je me bornerai, dans une prochaine plaquette, à dire en note que ce titre a été mis par M. Liblin à *votre insu* à votre article. Cela me paraît suffisant pour le moment ».

En effet, dans le 2^e fascicule des *Correspondants de Grandidier*, paru peu après, et qui est consacré aux deux bénédictins, mes compatriotes, M. Ingold s'est contenté de mettre, p. 4, la note suivante : « Puisque les noms de MM. Gasser et Liblin se rencontrent sous ma plume, on me permettra de protester contre le titre (1) peu courtois que M. Liblin a donné à un article de M. Gasser, à *l'insu de ce dernier*, dans le numéro de la *Revue d'Alsace* qui vient de paraître : ce procédé, qu'on pourrait qualifier sévèrement, n'est pas digne d'un galant homme ».

M. Ingold père le qualifiait plus rudement de *véritable polissonnerie*. Notre amitié ne fut donc nullement troublée par ce nuage qu'on avait soulevé entre nous.

Quant à M. Liblin, il ne me répondit pas ; un certain froid subsista désormais entre nous deux. Il me garda rancune de n'avoir pas endossé la responsabilité de son impertinence. Mais dans le fascicule suivant de la *Revue d'Alsace*, (1895, p. 431), Frédéric Kurtz fut particulièrement gracieux en rendant compte de la brochure du P. Ingold. Il le fut encore plus tard au sujet des mêmes *Correspondants de Grandidier* (2) et de M. Louvot, parent de M. Liblin comme il était le mien. Il accueillit également avec faveur, mais non sans quelques critiques ambiguës, les *Nouvelles œuvres inédites de Grandidier* (3).

(1) J'avais écrit simplement : *Quelques alsatiques nouveaux*, par le P. Ingold. M. Liblin avait substitué : *Diarum de Murbach et autres brouilles religieuses*.

(2) Bien que le P. Ingold, cédant à son tempérament de polémiste, ait attrapé assez vivement M. Liblin, dans le fascicule de *Gerbert de Mornan*, mais, avec une juste impartialité, d'autres aussi.

(3) Cfr. *Revue d'Alsace*, 1897, p. 286, 427 ; 1898, p. 295 ; 1899, p. 255.

Sur deux points M. Liblin et le P. Ingold devaient se rencontrer : leur amour pour Grandidier et leur ardent patriotisme. Aussi M. Liblin fut-il à nos côtés quand il nous fallut rompre des lances contre les détracteurs de notre cher historien de l'Alsace.

Mais le 30 mars 1899 la mort enleva subitement le vieux directeur de la *Revue d'Alsace*. Il semblait, à la suite de l'incident dont je viens de parler, avoir changé d'idée en ce qui concernait ma succession éventuelle à la direction. Précisément à cette époque, en 1895, un jeune érudit, M. Ch. Nerlinger lui était venu comme collaborateur. C'est lui qui reprit la plume tombée des mains presque nonagénaires de M. Liblin et qui mit sur pied le fascicule en cours d'impression de la *Revue* (avril-mai-juin).

Le P. Ingold se trouvait alors à la Chartreuse de Montreuil, et comme il devait bientôt aller à Paris, je le priai d'aller voir la fille de M. Liblin pour savoir d'elle ce que devenait la *Revue d'Alsace* et si j'avais des chances d'en acquérir la propriété. Le 13 mai, le P. Ingold m'écrivit qu'il avait été fort bien accueilli par Mlle Liblin, que M. Nerlinger, soutenu par quelques amis et collaborateurs de la *Revue*, avait proposé à cette dernière de continuer, mais sans offre d'acquisition.

Or la *Revue* rapportait encore en 1899 à M. Liblin un bénéfice qui n'était pas à dédaigner. Elle avait donc une certaine valeur. J'hésitais cependant à me charger tout seul du fardeau de la direction. D'autre part il me semblait qu'il y aurait avantage à ce qu'elle fût représentée en Alsace même et je proposai au P. Ingold de prendre l'affaire avec moi.

Il me répondit qu'il désirait garder sa liberté et resterait simple collaborateur, mais il m'offrit de partager la direction et la propriété de la *Revue* avec son frère Angel, ce que j'acceptai aussitôt.

Le 17 mai, la *Revue d'Alsace* était à nous et le numéro de juillet parut sous la nouvelle direction. Les

anciens collaborateurs nous restèrent, ainsi que M. Nerlinger, qui décéda prématurément la même année.

Le P. Ingold ne fut jamais directeur en titre de la Revue, pour les motifs indiqués plus haut ; il prit néanmoins une part active à sa prospérité, recrutant des abonnés et des collaborateurs, aidant son frère et moi dans la partie matérielle de la publication, nous servant souvent d'intermédiaire près des imprimeurs, corrigeant les épreuves et surtout nous donnant d'excellents articles d'érudition et de bibliographie.

Quand, après la mort de ses parents, son frère Angel quitta l'Alsace pour la Belgique et que lui-même entra dans la vie monastique, la direction de la *Revue d'Alsace* devint plus difficile. Moi-même je fus accaparé par d'autres devoirs et quand, en 1913, notre imprimeur éleva de nouvelles prétentions, alors que la mort nous enlevait un à un nos anciens abonnés et qu'il devenait de plus en plus difficile d'en recruter de nouveaux, nous abandonnâmes la direction de la *Revue d'Alsace* à M. Louis Herbelin qui la dirige aujourd'hui avec une belle vaillance, malgré les grosses difficultés de l'heure.

Ce ne fut pas sans regrets que nous prîmes cette résolution (1). Nous ignorions que nous étions à la veille de la guerre longue et dure, qui devait rendre l'Alsace à la France.

★ ★ ★

Le P. Ingold avait commencé en 1894 une collection sous le nom de *Miscellanea alsatica*. Elle comprend 6 volumes, dont trois in-douze publiés en 1894, 1895 et 1897 et trois in-ocavo publiés en 1906, 1908 et 1914 (2). Cette collection contient des documents précieux et de nombreuses notices des plus intéressantes ; quelques-

(1) Depuis 1907, les bénéfices de la Revue étaient nuls ou à peu près. Mais cette année là encore le P. Ingold m'écrivait : « Au besoin on saurait, n'est-ce pas, faire un petit sacrifice pour le drapeau ». A quoi j'acquiescai.

(2) Colmar, Hüffel.

unes sont dues à des collaborateurs, certaines ont paru dans la *Revue Catholique d'Alsace*, dans la *Revue d'Alsace* ou d'ailleurs.

La belle et noble figure de l'abbé Grandidier devait attirer le P. Ingold. Or il arriva que dans la riche bibliothèque de M. Henry Wilhelm se trouvait un recueil de lettres de divers correspondants de Grandidier. Le P. Ingold, érudit et alsacien, se trouva naturellement en relations avec M. Wilhelm. Je renvoie aux belles pages que Dom Ursmer Berlière et le P. Ingold ont écrites sur ce « bénédictin laïque » en tête du *Nouveau supplément à l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur* (1). M. Wilhelm confia au P. Ingold le recueil des lettres des correspondants de Grandidier pour en tirer le meilleur parti. Leur édition fournit la matière d'une nouvelle collection, pour laquelle il demanda des collaborateurs parmi ses amis, car il s'agissait de donner des renseignements biographiques sur ces correspondants, d'annoter et d'expliquer certains passages, de rechercher les lettres de Grandidier en réponse à ces correspondants, surtout de trouver des éditeurs.

Je dois dire que cette collection, qui peint si merveilleusement le monde savant du XVIII^e siècle trouva le meilleur accueil aussi bien dans les Revues que dans les Mémoires des Sociétés savantes. Le P. Ingold publia lui-même en 1895 trois de ces correspondants : *Dom A. Berthod, bollandiste* (2) ; *Deux bénédictins alsaciens de Mury et Grandidier* (3) ; *Dom Fr. Clément* (4). Les lettres de Grandidier à Berthod parurent la même année dans les *Miscellanae alsatica*, 2^e série, et celles à D. Clément en 1900 avec un opuscule inédit sur le calendrier (5). En 1896, il publia

(1) Paris, Picard, 1908.

(2) *Revue catholique d'Alsace*, et Paris, Picard, 1895, in-8^s de 30 pages.

(3) Mêmes éditeurs, in-8^o de 12 pages.

(4) Mêmes éditeurs, in-8^o de 37 pages.

(5) *Revue catholique d'Alsace*, 1899, et Paris, Picard, in-8^o de 16 pages.

Haillet de la couronne (1) et *Martin Gerbert de Horman* (2) ; en 1897, *D. La Forcade* et *D. G. Poirier* (3). M. l'abbé Louvot s'était chargé de publier les lettres de Droz en 1895, Perreciot en 1899, le marquis d'Andelarre en 1906, et, en collaboration avec le P. Ingold, D. Grappin en 1898. M. Tamizey de Larroque publia Boudon de Saint-Amans en 1895. Moi-même j'ai publié le P. Chrysologue de Gy en 1896 et tout récemment, en 1920, le D^r Maret, et, en collaboration avec le P. Ingold, le P. Durand, capucin, en 1897.

Le P. Ingold a publié encore différents opuscules sur Grandidier : en 1896, *Specimen breviarii avctore P. A. Grandidier* (in 8 de 16 p.) et l'Etat ecclésiastique du diocèse de Strasbourg en 1454, (in-4° de 10 et IX p. avec gravures) ; en 1900, les *Annales Murbacenses*, une lettre inédite de Grandidier sur Richard Cœur de Lion à Trifels ; *Grandidier orateur*, qui fut le discours de réception du P. Ingold à l'Académie de Besançon ; en 1903, *Grandidier poète* ; en 1904, *Grandidier liturgiste*, avec le plus ancien calendrier de l'Eglise de Strasbourg : en 1908, *Grandidier et les savants suisses*, etc.

Ma collaboration aux *Correspondants de Grandidier* me valut la première visite que le P. Ingold me fit à Mantoche. J'étais assez embarrassé pour arriver à la publication du P. Chrysologue et du P. Dunand. J'avais renvoyé au P. Ingold les lettres des deux capucins annotées comme je l'avais pu, mais certains points restaient obscurs pour moi, notamment en ce qui concerne le P. Dunand. C'est pourquoi je demandai la collaboration du P. Ingold. Celui-ci m'annonça, le 24 juillet 1895, la découverte par M. Louvot, à la bibliothèque de Besançon, de lettres de Grandidier au P. Dunand, et comme il devait aller lui-même voir ces documents je lui proposai de pousser son voyage

(1) Sous le pseudonyme A. I. de Saint-Antoine, dans le *Bulletin de la Société Belfortaine d'Emulation* 1895 et Paris, Picard, in-8° de 8 pages.

(2) Paris, Picard, in-8° de 52 pages.

(3) *Revue catholique d'Alsace* et Paris, Picard, in-8° de 22 pages.

jusqu'à Mantoche, où nous pourrions mieux examiner de vive voix certaines questions concernant cette publication. Le 13 août, il me confirmait de Besançon l'existence, dans les manuscrits Dunand, à la bibliothèque de cette ville, des lettres de Grandidier. Il fallait donc les copier pour les intercaler dans celles du P. Dunand. Mais il reculait sa visite au mois d'octobre.

De nouveaux empêchements surgirent, le P. Ingold partit pour la Belgique et pour Trêves et ce ne fut que le 28 février 1895 qu'il m'écrivit : « Je compte, s'il plaît à Dieu, après avoir passé huit jours dans la capitale de la Franche-Comté, du 5 au 12 mars, apporter le résultat de mes recherches à la bibliothèque de Besançon ». Le 14 mars enfin, j'eus la joie de le recevoir en compagnie de mon excellent cousin, M. l'abbé Louvois. Il m'apportait le recueil original des lettres des correspondants et les copies de celles de Grandidier au P. Dunand.

En avril, il était à Ruremonde, d'où il me répondit sur une question que je lui avais posée : « Je ne connais d'autre biographie de Grandidier que l'Eloge par Spach (*Revue d'Alsace*, 1850). S'il plaît à Dieu, je compte en écrire une un jour, après la publication de tous les *Correspondants de Grandidier* » (1) et il avait la bonté d'ajouter : « Moi aussi j'ai gardé le plus excellent souvenir de Mantoche et de *quelques uns* de ses habitants ».

En même temps qu'il m'annonçait son voyage à Besançon, le P. Ingold m'écrivait, le 4 février 1896 : « J'ai trouvé en Allemagne tout un nid d'*inedita* de Grandidier. Je vous conterai cela ».

En effet, comme il le dit dans une lettre adressée à M. le Directeur de la *Revue Catholique d'Alsace*, le 25 juillet suivant, et insérée dans cette *Revue*, il avait pu, le 14 janvier, examiner rapidement aux archives

(1) Ce projet, comme bien d'autres de notre cher ami, ne fut point réalisé, et il se contenta de reproduire l'Eloge, par Spach, dans le 1^{er} volume des *Nouvelles œuvres inédites de Grandidier*.

générales de Carlsruhe 18 cartons de manuscrits de Grandidier entrés récemment dans ces archives. Il y retourna dans le courant de l'année et put se rendre compte de leur grande importance. Il y avait 6 cartons contenant un recueil de chartes et documents destinés par Grandidier à servir de pièces justificatives de ses ouvrages, puis les travaux préparés pour la *Germania sacra* et contenant une *Alsatia sacra*, que le P. Ingold trouva, à sa grande joie. Il n'y avait plus qu'à l'agencer, la complétant quelque peu, et ainsi l'*Alsatia sacra* entreprise par le P. Ingold serait faite avec des travaux posthumes de Grandidier. Un autre carton contenait une *Alsatia litterata* assez achevée. Enfin, de nombreuses notes et documents se trouvaient dispersés dans les cartons. La Société Industrielle de Mulhouse, qui avait mis au concours une *Alsatia sacra* — comme je l'ai dit plus haut — accorda, par une décision du 25 novembre 1896, au P. Ingold le prix Engel-Dollfus (1), pour la publication des manuscrits de Grandidier, heureusement retrouvés.

Le premier volume des Œuvres inédites de Grandidier parut en 1897. Il contient, à la place d'une biographie, plusieurs pièces qui peuvent en tenir lieu : l'éloge fait par Spach, un fragment autobiographique, une bibliographie, quelques idées générales éparses dans les manuscrits de Grandidier, constituant ce que l'on peut appeler son *Esprit*. Viennent ensuite des récits de ses voyages, une dissertation sur les poésies d'Erchambaud et une autre sur la nourriture, l'habitation et l'habillement des anciens Alsaciens. Le deuxième volume parut en 1898 ; il contient l'*Alsatia litterata* ; le troisième et le quatrième virent le jour en 1899 et contiennent l'*Alsatia sacra* ; enfin le cinquième, qui parut en 1900, contient les ordres religieux militaires, presque tout entiers du P. Ingold,

(1) C'est ainsi qu'un prix fondé par un Cernéen fut accordé à un Cernéen et tous deux ont bien mérité de leur petite patrie, ainsi que de la grande.

puis un article sur les *beghards* et les *béguines*, les *Annales Marbacenses*, le *Necrologium S. Arbogasti*, une notice sur le monastère d'Obersteigen et le chapitre de Saverne, un curieux catéchisme du blason et des mélanges historiques sur Strasbourg. Ces cinq volumes ne contiennent pas tous les manuscrits inédits de Grandidier, et le P. Ingold espérait continuer à puiser à cette source des *Grandidierana*, comme il l'a fait en partie en faveur de la 2^e série de ses *Miscellanées*, de la *Revue d'Alsace* et de la *Revue catholique d'Alsace*. Il projetait également de donner une Table générale des œuvres de Grandidier. Je devais y collaborer. Réaliserai-je jamais ce vœu de notre cher ami ?

A propos de ces publications sur Grandidier, il disait justement : « Je suis heureux de déclarer à son sujet ce que j'écrivais en 1885 à propos de Bossuet : je regarderai toujours comme un honneur de ma vie que la Providence divine m'ait permis de publier divers documents en faveur de Grandidier et quelques uns de ses écrits restés jusqu'à ce jour inédits ». (1).

L'édition des Nouvelles œuvres inédites de Grandidier amena certaines critiques, nous devons le dire. A la place du contenu du premier volume on eût préféré cette biographie que le P. Ingold avait projetée mais que, dans sa hâte à publier les documents de Carlsruhe, il n'exécuta point. *L'Alsatia litterata*, publiée dans l'état où le P. Ingold l'avait trouvée, suscita surtout les critiques. *L'Alsatia sacra*, au contraire, où le P. Ingold compléta et rectifia beaucoup, fut généralement accueillie avec faveur. La critique la meilleure et la plus impartiale de cette édition est certainement celle de M. Rod. Reuss, dans la *Revue historique*, tome LXXX (1902).

Ce ne fut pas seulement l'éditeur, mais Grandidier lui-même qui fut attaqué à propos de cette publication, et c'est ainsi que nous fûmes amenés, le P. Ingold et

(1) Correspondants de Grandidier VIII, *Gerbert de Hornan*, p. 4 note.

moi, comme aussi M. Reuss, à rompre des lances contre les *doctores ex cathedra* d'Outre-Rhin (1).

Le P. Ingold n'avait pas encore achevé la publication des Correspondants et des Œuvres inédites de Grandidier qu'il commençait une nouvelle collection sous le titre de *Moines et Religieuses d'Alsace*. Elle débuta, en 1899, par la Mère Pacifique, abbesse d'Alspach (2), dont il avait déjà publié des lettres précédemment. Ce charmant petit volume fut suivi, en 1901, de Bernardin Buchinger, abbé de Lucelle (3), puis il fit entrer dans cette collection, en 1902, le texte intégral du Diarum de Bernard de Ferrette (4), bientôt suivi du P. Danzas, frère prêcheur (5) et de Mabillon en Alsace (6). La Mère de Rosen, visitandine, parut en 1904 (7) ; Dom Mayeul Lamey en 1907 (8) ; la Mère A. Ingold, le P. Balthasar Ingold en 1911 (9), douzième et dernier volume de la collection (si on y ajoute Fulrad, abbé de Saint-Denis, par le P. Dubruel et Jean Hanser, abbé de Lucelle, par M. Krøener, avec la collaboration seulement du P. Ingold).

Le volume consacré à la Mère Pacifique pourrait avoir comme sous-titre : l'Amitié dans le cloître ; il contient, outre la notice, les lettres de la bonne religieuse à M. Berthier, diverses autres lettres au même et une notice de D. Hugo, abbé d'Etival, sur Alspach, sans compter une jolie eau-forte de J. J. Waltz. Le volume de Buchinger contient des extraits de son diarium, des appendices intéressants et sa bibliographie. Quant au Diarium de B. de Ferrette, il n'existe point, pour cette époque, et pour la Haute-Alsace, d'ouvrage qui puisse lui être comparé pour la foule de renseignements précieux donnés par l'auteur sur les mœurs du

(1) Voir notamment *Revue catholique d'Alsace* 1898, 1899 ; *Revue d'Alsace* 1908 et *Revue critique* 1902.

(2) In-12 de 107 pages.

(3) In-12 de 120 pages, avec un supplément in-8 de 5 pages.

(4) Trois in-12 de 177, 209 et 106 pages.

(5) In-12 de 81 p. ; deuxième édition, de 83 pages, en 1903.

(6) In-12 de 109 pages.

(7) In-12 de 198 pages.

(8) In-12 de 107 pages.

(9) In-12 de 83 pages.

clergé et de la noblesse alsaciennes au XVIII^e siècle ainsi que sur les personnages qui se mouvaient autour de l'abbaye princière de Murbach. Les trois volumes sont encore ornés de belles gravures, dont la première est de J. J. Waltz. Le volume de Mabillon contient plus de 50 lettres de la correspondance de l'illustre bénédictin, retrouvées par M. Ingold à la Bibliothèque Nationale ; elles constituent une intéressante contribution à sa biographie et à l'histoire littéraire de l'Alsace. On y trouve en appendice une table des notes de Mabillon qui composent le recueil de la Bibliothèque Nationale (f. latin 11902) et de précieux documents sur l'abbaye de Munster. Le volume consacré au P. Danzas contient la biographie de ce moine, fondateur de la province dominicaine de Lyon, auquel on doit en partie la restauration du célèbre monastère des Unterlinden de Colmar. Dans l'ouvrage consacré à la Mère de Rosen nous trouvons, en même temps qu'une édifiante biographie, de précieux documents sur la Visitation de Strasbourg et de Nancy. Dom Mayeul Lamey ne nous apparaît pas dans une biographie définitive ; le P. Ingold a fait un simple portrait du savant moine astronome, restaurateur de Cluny. Le dernier volume des *Moines et Religieuses d'Alsace* contient des documents de famille, réunis pour elle, et qui prouvent bien que le P. Ingold pouvait écrire fièrement : *Filii sanctorum sumus*.

A cette intéressante collection il aurait pu ajouter *Le Chanoine Mechler, un homme d'autrefois*, qu'il publia en 1906 (1). Ce livre, qui est avant tout un livre d'édification, peint dans son esprit et son cœur le vénérable directeur du Grand Séminaire de Strasbourg. M. J. Guerber écrivait au P. Ingold au sujet de cet ouvrage : « C'a été *sancta et salubris cogitatio* de faire revivre, devant le clergé contemporain, le di-

(1) Paris, Poussielgue, in-12 de VIII-132 pages. L'ouvrage parut à l'occasion du centenaire de la naissance du chanoine célébré à Wuenheim et l'auteur fut vivement félicité par le nombreux clergé assistant à la cérémonie.

recteur du clergé de jadis. C'est plus suave, plus onctueux que cette moisson de docteurs, dont les épis ne s'inclinent pas sous le poids des grains, mais se redressent et se retroussent, portant avec autant d'aisance le *Doctor* sacramental que le feldwebel son casque à pointe... » On pourrait appliquer ceci au P. Ingold lui-même : lui aussi fut suave, onctueux et n'a rien de commun avec les « Herr Doctor ». Aussi n'a-t-il pas craint de regretter la disparition du Grand Séminaire de Strasbourg, de présenter M. Mechler comme un « homme d'autrefois ».

L'évêché de Strasbourg lui a tenu alors rigueur d'une phrase de son livre, mais le clergé d'Alsace formé par M. Mechler lui a prodigué les éloges. Un prêtre de ses compatriotes lui écrivait : « Votre admirable ouvrage, je l'aurais intitulé : l'idéal du prêtre. Ainsi il aurait trouvé peut-être encore plus de lecteurs. Il est en effet à prévoir que le titre que vous lui avez donné n'engagera pas le jeune clergé actuel à le lire, parce qu'il ne justifie pas ses tendances. Vous stigmatisez ensuite si bien la nouvelle race par ses tendances dans votre épilogue, qu'elle honnira ce livre et qu'elle dira : Laissons ce brave prêtre avec sa vie, car c'est un *homme d'autrefois* qui ne cadre plus avec l'époque. »

Somme toute, la publication de la vie de M. Mechler était un acte méritoire dont la franchise subsiste en dépit de tout. Un autre prêtre écrivait d'ailleurs au P. Ingold : « Comme l'abeille vous avez su, grâce à votre aimable piété, extraire le miel des fleurs en apparence les plus vulgaires, pour votre profit personnel et le bien spirituel de vos lecteurs. » Et un autre encore : « Le premier ainsi que le dernier mot prouvent que vous êtes resté fidèle à vous-même et à vos convictions. » Et le vénérable évêque de Paphos : « C'était une bonne œuvre de présenter aux hommes de ce temps-ci, dont je ne veux d'ailleurs pas médire, un homme d'autrefois. »

Mentionnons en même temps les 34 pages in-8 parues la même année et consacrées par le P. Ingold au *Portrait de M. Mechler*, par l'abbé Gapp.

Après la publication de son livre sur *Grégoire et l'Eglise constitutionnelle d'Alsace* (1), ouvrage où la mansuétude de l'auteur s'accorde avec la vérité historique, le P. Ingold donna, en 1896, la curieuse *Correspondance d'Abel Théodore Guillaume Maeder avec Grégoire* (2) indiquant des relations de Pfeffel et d'Oberlin avec le fameux évêque et fournissant des notes biographiques sur le pasteur Maeder ; puis les *Documents inédits sur Brendel* (3), où il fait remarquer que tous les prêtres apostats de Strasbourg, à la Révolution, étaient venus d'Allemagne. Brendel s'était fait naturaliser Français en 1775. Cette édition est enrichie de notes érudites et de lettres de Grégoire et de Lalande, ancien oratorien, évêque de Nancy. Nous y voyons que Brendel a été nommé archiviste du Bas-Rhin en 1795. La même année encore le P. Ingold publia une notice sur *Le Monastère d'Unterlinden de Colmar au XIII^e siècle. Fondation, Regestes* (4). En 1898 il donna *Les Manuscrits des anciennes Maisons religieuses d'Alsace* (5), précieux catalogue dressé avec une savante érudition. En 1899 il publia, en collaboration avec M. Hoffmann, une étude sur M. Reuss et son ouvrage sur l'Alsace au XVII^e siècle (6).

En 1898 il avait publié dans la Revue catholique d'Alsace un article nécrologique sur Arthur Benoît ; en 1899 il donna une biographie de Henry Wilhelm (7) ; en 1900, huit pages sur l'évêque de Metz Mgr Dupont des Loges ; en 1902, il publia les *Lettres du P.*

(1) In-12 de 177 pages.

(2) In-8 de 20 pages.

(3) In-8 de 8 pages.

(4) In-8 de 19 pages.

(5) In-8 de 171 pages.

(6) In-8 de 40 pages.

(7) In-8 de 46 pages.

de Rozaven S. J. sur les erreurs de M. Bautain (1) et sur la soumission de ce dernier ; en 1906, un précieux fragment de l'*Armorial de Luck* détruit en 1870 avec la bibliothèque de Strasbourg, fragment concernant la généalogie de la famille Ingold, que notre ami compléta (2) ; en 1908, *Un document inédit sur la querelle de Mabillon et de l'abbé de Rancé* (3) ; en 1909, en collaboration avec l'abbé Roussel, *Lamennais et David Richard*, documents nouveaux et pleins d'intérêt sur le fameux apostat (4).

En 1912, il réédita l'ouvrage de Mgr Winterer sur les religieuses Dominicaines de Colmar au XIII^e siècle, aujourd'hui (5) et publia, avec Mlle Mahler, les *Derniers jours du P. Gratry* (6), poignants documents sur l'illustre restaurateur de l'Oratoire.

Le P. Ingold, toujours fidèle à l'Oratoire, rééditait en 1897 ses notices historiques sur *Bossuet et le jansénisme* (7) ; puis, en 1901, il commençait encore une collection, intitulée Documents pour servir à l'histoire religieuse des XVII^e et XVIII^e siècles. Le 1^{er} volume (in 8 de XI 404 p.) a pour titre : *Rome et la France : la seconde phase du jansénisme* ; c'est un fragment de l'*Histoire de la Constitution Unigenitus*, de D. Vincent Thuillier, publié pour répondre à la thèse soutenue en 1892 par M. Albert le Roy sur l'histoire diplomatique de la bulle Unigenitus. Le P. Ingold se proposait de donner dans la suite les 1^{re} et 3^e parties de l'œuvre de D. Thuillier, mais il publia dans cette Collection, de 1902 à 1905, avec la collaboration de M. Bonnardet, et en 4 volumes in-8 : *Les*

(1) Paris, Picard, in-8 de 16 pages.

(2) In-4 de 16 pages.

(3) Extraits des Mélanges Mabillon Ligugé, Aubin 1908, in-8 de 15 pages.

(4) Pais, Téqui, in-12 de 135 pages.

(5) Colmar, in-32 de 29 pages.

(6) Paris, de Gigord, in-12 de 141 pages.

(7) In-8 de 157 pages.

Mémoires domestiques pour servir à l'Histoire de l'Oratoire par le P. Batterel. Il nous annonce dans la préface que cette publication avait été entreprise par Mlle Pellechet et continuée par lui à la demande de sa sœur Catherine. Il publia dans la même collection, en 1903, *l'Histoire de l'édition bénédictine de Saint-Augustin* avec le journal inédit de Dom Ruinart et quelques autres pièces, travail commencé par le Chanoine H. Didio, le savant vice-recteur de l'Université catholique de Lille. Le P. Ingold nous prévient dans sa préface que « loin de faire du tort aux deux corporations qui ont été aux prises l'une avec l'autre dans ce débat, il prétend au contraire servir aussi bien les Jésuites que les Bénédictins, en montrant que si l'attitude et les actes de quelques religieux ne peuvent échapper au blâme de l'historien, ce blâme leur a été infligé tout d'abord par leurs supérieurs qui les ont hautement et à diverses reprises formellement désavoués. »

En 1904, il réédita encore dans cette collection ses notices sur Bossuet et le jansénisme, qu'il augmenta de deux appendices sur Bossuet et l'édition bénédictine de Saint-Augustin et sur le Sacré-Cœur d'après Bossuet (1).

En 1908, la même collection s'enrichit du tome I du Nouveau Supplément à l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur, notes de Henry Wilhelm publiées et complétées par D. Ursmer Berlière, avec la collaboration de D. Antoine Dubourg et du P. Ingold. Ce dernier y publia notamment la notice biographique sur Henry Wilhelm et il avait généreusement subventionné la publication de ce premier volume en le faisant entrer dans cette collection. Espérons que, malgré la mort de notre ami, D. Berlière pourra nous donner bientôt le 2^e volume, impatientement attendu.

(1) In-8 de 6 ff-232 pages.

Dans cette collection encore a paru en 1913 le tome 1^{er} des Nouvelles de Rome, provenant de diverses sources et particulièrement de l'abbé Melchior de Pognac, publiées par Dom Paul Denis.

En juillet-août 1906, le P. Ingold, revenant de chez ses amis les Clunisiens, réfugiés à Aoste, passa huit jours à Fribourg en Suisse. Il y retrouva ses anciens confrères les Oratoriens. Il y retourna le 16 mai 1908 et m'écrivait en partant : « Je suis obligé de partir pour Fribourg (Suisse), où je vais passer une partie de l'été chez mes confrères de l'Oratoire. » C'est là qu'il fit paraître une brochure : *Les Oratoriens de France dans le canton de Fribourg aux XVII^e et XVIII^e siècles* (1).

Il en revint précipitamment à la fin de juillet et m'écrivit, le 1^{er} août, de Colmar : « Figurez-vous que H. vient d'essayer de me faire expulser d'Alsace. Il a réussi à me faire mettre sur la liste des proscrits dressée par le préfet de Colmar, dont il est l'âme damnée. Averti de la chose par l'ami W., j'ai tout de suite accouru et grâce à Dieu le péril est conjuré.

« Au fond cela n'aurait fait que me gêner un peu sans me contrarier plus que de raison, étant à peu près décidé à passer désormais le meilleur de mon temps à Fribourg. » Mais il n'y fit plus que de petites fugues, du 24 au 27 mai 1909 et en 1911.

Comme dernier hommage à l'Oratoire, le P. Ingold commença en 1904 la publication des *Méditations du P. François Bourgoing*, 3^e supérieur général de l'Oratoire, sur les Evangiles de l'année, 1904 et 1905 (2), pour tous les jours de l'année, en 1906 (3), sur les litanies de Jésus et de Marie, en 1906 (4), sur les fêtes de la Ste Vierge et des saints (5), en 1909 et 1910. Le

(1) Fribourg, Maison Perreyve, in-8 de 23 pages.

(2) Paris, Téqui, 2 vol. in-12, de 504 p. et 408 p., 32^s édition.

(3) Même librairie, 3 vol. in-12, de 485, 413 et 597 pages.

(4) In-12 de XXVIII-445 pages.

(5) 4 vol. in-12 de IX-254, 414, 320, 364 pages.

cardinal Coullié écrivait à l'éditeur au sujet de cette publication : « L'éloge des ouvrages du P. Bourgoing n'est plus à faire, depuis que Bossuet les a jugés. Je regarde comme une œuvre utile aux âmes la réimpression de ces Méditations si riches de doctrine solide et de vraie piété. » Mgr Catteau, évêque de Luçon, Mgr Herscher, évêque de Langres, Mgr le coadjuteur de Lyon, évêque d'Hiéropolis, Mgr l'évêque de Beauvais et Mgr l'archevêque de Paris donnèrent de semblables approbations à ces éditions.

Dès l'année 1896, le P. Ingold avait entrepris la publication d'une Petite Bibliothèque de piété. Le premier volume se compose de *Méditations avant et après la sainte Communion*, d'après un ancien auteur. Il en donna une traduction allemande en 1897 et une nouvelle édition en 1910. Le deuxième volume parut en 1903 : c'est *l'Art divin de croître dans la ferveur en gagnant tous les mois pour les âmes du Purgatoire un grand nombre de jours d'indulgence*. Ce livre eut un très grand succès auprès des âmes pieuses. Une 2^e édition avec le titre de *Vade mecum du prêtre et du pieux fidèle* parut en 1904. Il en donna une traduction allemande en 1905 ; une troisième et une quatrième édition parurent en 1906, une cinquième en 1908, la huitième et dernière en 1918 ; elles s'augmentaient chaque fois de nouvelles prières. Le troisième volume est un *Recueil de prières* pour les personnes empêchées par l'âge ou la maladie d'aller à l'église. Ce volume imprimé en gros caractères a été composé par le P. Ingold à l'intention de son vieux père. Publié en 1905, il eut deux éditions et fut bien accueilli par les vieillards et par les malades. Le quatrième volume intitulé *Estote parati* s'adresse surtout aux prêtres, comme préparation à la mort. Ce sont les Méditations avant et après la Sainte Messe du P. Boppert, bénédictin. Il parut en 1908 et eut plusieurs éditions, dont la quatrième et dernière, très augmentée, en 1922. Le cinquième volume est une dissertation sur le Nom-

bre des élus de Dom Maréchaux, suivie du *Traité de la prière* de Saint Alphonse de Liguori ; il parut en 1901. Le sixième renferme les *Méditations pour se disposer à l'humilité et à la pénitence* du P. Malebranche, publiées en 1915 à l'occasion du bi-centenaire de sa mort. Le septième est composé de notices sur les *Saints de Lérins* ; il a paru en 1917. Enfin la même année a été publié le précieux livret *Pour nos défunts* de Louis de Gr.

Le P. Ingold, dans sa féconde activité, nourrissait encore bien d'autres projets. Le 5 janvier 1898, en m'annonçant son catalogue des manuscrits provenant des maisons religieuses d'Alsace il ajoutait : « J'ai aussi sur le métier une histoire de la paroisse de Colmar, sans parler de celle d'Unterlinden, dont je vais commencer par publier l'Obituaire. » Mais la maladie vint enrayer ces projets. Le 28 février il m'écrivait, toujours aimablement : « Votre bonne lettre m'a apporté un rayon de soleil au milieu des souffrances parfois intolérables que me cause depuis plusieurs semaines déjà une forte désagréable sciatique... ; ce qui me peine le plus, c'est que cela m'empêche de travailler comme je le voudrais. » Il était cependant assez remis le 27 avril pour aller à Paris, où il resta jusqu'au 10 mai. Moi-même à la fin de juillet je fus atteint de la rougeole, maladie toujours grave à l'âge que j'avais alors, mais dont je me suis tiré grâce à Dieu et sans doute aussi grâce aux bonnes prières de mon pieux ami.

Nous étions en ce moment en pleine polémique avec les détracteurs allemands de Grandidier. C'est pourquoi le P. Ingold répondit à ma place aux objections allemandes contre ma première brochure : *Grandidier est-il faussaire ?*

J'étais remis quand il m'écrivit d'Evian, le 24 septembre : « Je suis venu ici il y a 8 jours me reposer auprès d'amis qui sont en villégiature sur les bords en-

chanteurs du lac Léman. Ce soir cependant je dois me remettre en route pour notre pauvre et triste Alsace, où décidément il fait beaucoup moins bon vivre qu'en France. »

Notre ami souffrait toujours de son mal rhumatis-mal. En octobre il dut se résigner à aller à Baden et malheureusement il n'en revint pas beaucoup mieux portant. « Décidément, m'écrivait-il, il faut que je vive avec mon mal et que je me résigne. Ce qui me peine le plus, c'est que je ne puis plus travailler que de deux jours l'un, ou à peu près. » On le voit, c'est là ce qui faisait le plus souffrir ce travailleur acharné.

Et comme les attaques contre Grandidier continu-aient et que j'avais trouvé de nouveaux arguments, il m'écrivit, le 2 janvier 1899 : « J'ai été ravi de ce que vous me dites dans votre lettre. Vous ne sauriez croire combien ces attaques incessantes contre Grandidier me décourageaient. Vous verrez ce que j'ai dit dans la Préface du 3^e volume (des Nouvelles œuvres inédites de Grandidier). Votre lettre me fait reprendre courage. Merci, merci !

Aujourd'hui même je vous envoie un article alle-mand, cette fois assez favorable. On vous y qualifie d'abbé. »

Le 12 février, le P. Ingold était à la Chartreuse de Montreuil, d'où il m'écrivait au sujet des Œuvres de Grandidier : « Je ne pense pas publier plus de 5 volumes. A d'autres à faire le reste ! D'abord la souscrip-tion de Mulhouse, qui ne couvre que la moitié des frais, ne m'a été accordée que pour ce chiffre de volu-mes. Ensuite, comme vous l'avez vu par certaines allusions de la préface, je suis dégoûté et ai hâte de finir et de terminer aussi quelques autres petits tra-vaux alsatiques pour m'occuper d'autre chose.

« Et tenez, j'y suis déjà ! Mes bons amis, les Char-treux de Montreuil-sur-Mer m'ont appelé à leur aide pour travailler à leurs archives pendant quelques mois. Je me suis empressé d'accourir et je vous assure

qu'il fait si bon, dans la paix et la sérénité de cette solitude, que des envies vous viennent de rester toujours ici : on n'y parle ni de Bloch (le détracteur de Grandidier) cela va sans dire, mais aussi ni de Dreyfus ou de ces brigands d'Anglais et d'Américains (1), ni de toutes les tristesses de l'heure présente. C'est vraiment comme l'antichambre du Paradis. »

Je l'avais engagé à donner, à la suite de l'Alsatia sacra, les ordres militaires, ce qu'il n'avait point l'intention de faire, Grandidier n'ayant rien laissé sur ce sujet, sauf pour la maison de Saint-Jean de Strasbourg. C'est alors qu'il m'écrivit : « Puisque vous me le conseillez si fort, j'ajouterai au 2^e volume les *Ordres militaires*, mais à condition que vous me donniez ce que vous avez. »

Puis, comme je lui avais fait certaines confidences, il me conseillait de lire Bossuet : « Je suis sûr que vous le goûterez beaucoup, avec la culture que vous avez, et que cette lecture vous sera utile, réconfortante, sans parler du charme qu'il y a à vivre dans le commerce de ce grand esprit. »

Je m'étais mis à la lecture du *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, que je possédais, mais le Père Ingold me dit : « Lorsque je vous parlais de vous plonger dans les *Œuvres* de Bossuet, j'entendais plutôt ses œuvres de piété que ses œuvres philosophiques. Il y a par exemple les sermons de toutes les fêtes que nous célébrons ces jours-ci (on était au Jeudi Saint), dont la lecture est aussi réconfortante qu'agréable ; c'est aussi agréablement dit que pensé. La *Passion* de Bossuet est *sublime* et il n'y a rien de pareil même dans Saint-Augustin. »

A la fin du mois, nous apprenions la mort de M. Liblin. J'ai dit comment nous lui avons succédé.

(1) On était alors en pleine affaire Dreyfus, les Anglais nous avaient fait échec à Foch et les Américains avaient pris Cuba à l'Espagne.

La même année, je perdis mon père, décédé subitement. A cette occasion le P. Ingold m'écrivit ces lignes si affectueuses et si consolantes : « Je vous remercie de m'avoir donné quelques détails, qui m'ont douloureusement ému, sur la mort de votre digne père. Je vous renouvelle encore tous mes sentiments de condoléance, et vous promets de prier encore pour le repos de son âme. J'ai remarqué avec consolation qu'il est mort le 2 novembre et il a ainsi eu tout de suite sa part des prières si nombreuses qui se font ce jour-là pour tous les défunts. »

Au mois de décembre 1900, le monde savant perdait Mlle Pellechet, une charmante vieille fille qui, à l'âge de 37 ans, s'était éprise de l'étude et des vieux bouquins et leur consacra les vingt dernières années de sa vie, par un travail acharné. On sait qu'on lui doit le *Catalogue des incunables de France*.

Ses premières explorations dans les bibliothèques de province avaient pour but la recherche d'une rarissime *mazarinade* concernant un curé oratorien. Ceci la mit en relations avec le jeune bibliothécaire de l'Oratoire, à la disposition duquel elle se mit, dès l'année 1878, pour lui faire des recherches et des copies dans les bibliothèques. Elle devint pour lui une « infatigable pourvoyeuse de documents » et une amie. Aussi le P. Ingold, à la mort de cette femme de bien, fut-il prié de rédiger sa biographie.

Il le fit excellemment sous le titre trop modeste de *Notice sur la vie et les ouvrages de Marie Pellechet* (1).

A son sujet il m'écrivit : « Oui j'ai fait une bien grande perte par la mort de Mlle Pellechet. Je la connaissais depuis 25 ans et dans mille circonstances diverses j'ai eu des preuves de sa bonté et de la fidélité de son amitié. C'était à tous les égards une femme remarquable. » Elle laissait une sœur, qui continua d'être pour le P. Ingold comme une mère. Nous avons vu qu'elle le chargea de l'édition des Mémoires du P.

(1) Paris Picard, 1902, un vol. in-8 de 258 pages.

Batterel. Il faisait de fréquents séjours chez elle à Paris rue Blanche, 30, ou à Cœur-Volant près de Louveciennes.

En octobre 1901, le P. Ingold fit un voyage en Corse. Il passa à l'abbaye de Corbara, célèbre par l'exil du P. Didon, et de là m'annonça sa visite, en passant, à son retour. Il se rendit ensuite à Paris, d'où il me fit part que, les 23 et 25 décembre, il célébrerait les 25^e anniversaires de son ordination et de sa première messe, se recommandant à mes prières à cette occasion.

En venant à la *Revue d'Alsace*, le P. Ingold nous avait amené deux précieux collaborateurs : l'abbé Charles Hoffmann, aumônier du Sacré-Cœur à Kientzheim et l'abbé Hanauer, bibliothécaire de Haguenau, deux savants érudits alsaciens.

M. Hoffmann venait de terminer ou mettait la dernière main à deux ouvrages importants : *La Haute-Alsace à la veille de la Révolution* et *l'Alsace au XVIII^e siècle*. Nous commençâmes aussitôt la publication du premier dans la Revue, mais hélas ! l'abbé Hoffmann mourut en mai 1905 et le P. Ingold continua la publication du travail.

En 1903, il m'avait proposé la création d'une nouvelle collection intitulée « Bibliothèque de la Revue d'Alsace », dans laquelle on donnerait les travaux trop volumineux pour paraître dans le corps même de la Revue. J'acquiesçai aussitôt.

Cette collection renferme 25 numéros, dont quelques-uns ne sont que des tirés à part d'articles parus dans la Revue. Le P. Ingold y donna : *Turenne et le maréchal de Rosen* et le *Catalogue des archives du chapitre de la cathédrale de Strasbourg*, mais surtout il y publia, en 4 volumes, *l'Alsace au XVIII^e siècle* de Ch. Hoffmann, qu'il fit précéder d'une notice biographique sur l'auteur et suivre d'une table générale des matières, qu'il me demanda d'établir. Il avait grand mérite à la publication de cette œuvre, d'ailleurs magistrale, car l'écriture fine de M. Hoffmann était un

vrai supplice pour les yeux de son éditeur, lors de la correction des épreuves. Cette publication, terminée en 1907, suscita encore une polémique. Je ne parlerai pas d'un venimeux article de la *Strassburg Post* et me contenterai de citer celui de la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, auquel le P. Ingold fit une riposte bien envoyée dans la *Revue d'Alsace*, 1907, p. 387.

Les Lettres alsaciennes perdirent encore l'abbé Hanauer en août 1908 ; après sa mort, M. Ingold publia dans la Bibliothèque de la Revue : une *Autobiographie* de cet auteur (1), sa *Guerre de Trente Ans à Haguenau* (2) et son *Inventaire des Archives de Thann* (3).

Dès l'année 1902, la santé de son père donna quelques inquiétudes à notre ami. Elles se renouvelèrent en 1903, et, en octobre 1904, à la suite d'une chute, le bon vieillard eut le bras cassé. En janvier 1906, il fut atteint d'une pneumonie, dont il se remit encore, mais il resta fatigué et le 30 septembre suivant il s'éteignit paisiblement. Le 28 au matin il avait reçu en pleine connaissance les derniers sacrements, répondant lui-même aux prières du rituel. J'offris d'écrire dans la *Revue d'Alsace* quelques mots de biographie sur cet ancien et vénérable collaborateur et ma proposition fut acceptée.

Cette mort devait apporter quelques changements dans la vie du P. Ingold. Le 27 octobre, il m'écrivait : « Je m'installe chez mes amis les Trappistes, du moins provisoirement. » Il avait déjà fait quelques retraites à la Trappe d'Oelenberg, près Cernay, que la famille

(1) Colmar, Hüffel, 1908, in-8 de 48 pages.

(2) Même librairie, 1909, in-8 de 400 pages.

(3) Même librairie, 1913, in-8 de 70 pages.

Ingold eut toujours en affection (1). Il revint cependant passer l'hiver à Colmar et ne retourna à Oelenberg que le 3 février 1907, pour un assez long séjour, puis il fit quelques voyages.

En 1897, l'Association amicale des Anciens Elèves du Collège libre de Colmar-Lachapelle avait demandé à M. le Chanoine Schürer, son dernier directeur, d'écrire l'histoire de la maison. Celui-ci travailla à réunir les matériaux de l'œuvre mais en différa l'exécution et finalement désigna le P. Ingold pour la rédaction de cet ouvrage, en lui remettant les documents réunis. M. Ingold se mit alors à l'œuvre avec tout l'amour qu'il portait à cette Maison où il avait reçu l'enseignement dans sa jeunesse. Ce livre, qui a réveillé chez les anciens élèves tant de souvenirs et fait connaître une œuvre d'enseignement magnifique, parut en octobre 1908 (2).

Le 26 janvier de cette année il m'avait écrit : « J'arrive à la fin de mon Histoire du Collège et commence maintenant à me documenter sur l'Espagne, où je compte aller au printemps... Ce que je vais faire dans ce pays ? Un pur voyage d'agrément, y ayant des parents à Saragosse qui m'invitent depuis longtemps et chez lesquels (sauf un tour par toute l'Espagne) je compte passer le mois de mars en entier, s'il plaît à Dieu.. Je pense partir le 24 ou le 25 février. ».

Le 19 mars, il m'envoyait une carte de Grenade :

« Je continue mon voyage dans d'excellentes conditions, allant de merveilles en merveilles. Grenade

(1) C'est là, qu'il avait écrit son livre sur le Chanoine Mechler, et il écrivait, le 15 juin 1905, à M. Oberreiner : « Pendant les 8 jours que je viens de passer ici, j'ai avancé un peu la Notice Mechler.... Ici je suis dans les meilleures conditions pour la terminer : de grandes journées de travail, que rien ne vient déranger... *Oelenberg continue à être ma retraite favorite.* »

(2) Colmar Jung, in-8 de 356 pages.

est incomparable. Mais à cause de son altitude (700 m.) il y fait encore froid. Demain soir je compte être à Sévillè, où il fera sans doute meilleur. » Une autre carte, de Burgos, le 28 mars, me disait : « Me voici à la fin de mon beau voyage qui grâce à Dieu s'est fait dans les meilleures conditions. Après quelques jours de repos à Saragosse, puis à Lourdes, je reprendrai le chemin de l'Alsace par Mantoche, j'espère. » Mais, fatigué, il retourna directement de Lourdes à Colmar, où il se trouva pour la Semaine Sainte.

En janvier 1909, le P. Ingold alla à Langres. Il y retrouva un compatriote, un condisciple et un ami dans la personne de l'évêque de cette ville Mgr. Herscher. En mai il y eut à Gray un Congrès marial à l'occasion du couronnement de la statue miraculeuse de N.-D. de Gray. J'y rencontrai Mgr. Herscher avec le P. Ingold venant de Paris. Ce dernier séjourna chez moi du 14 au 17. Il célébra la messe le dimanche à Mantoche, en l'absence du curé, et fit même l'enterrement d'un vieillard du village. Il retourna à Langres le 14 juin et y fit un séjour de 6 semaines. Il s'occupait à faire des recherches à la bibliothèque de Chaumont. C'est à la suite de ce séjour que Mgr. Herscher, après l'avoir nommé chanoine honoraire, lui conféra, le 30 août 1909, la dignité de grand vicaire dans les termes suivants : « *Sebastianus Herscher... episcopus Lingonensis. Dilecto nobis in Christo A. M. P. Ingold. salutem et apostolicam benedictionem.*

« *Te quem praeclara merita erga Ecclesiam commendant et edita pro propugnanda fide et augenda pietate opera plurima illustrant, quem insuper specialis benevolentiae erga nos repetita testimonia nobis cariorem in dies reddunt, novo nostrae amicitiae signo prosequi volentes, vicarium nostrum generalem ad honorem nominare decrevimus et per praesentes nominamus.*

« *Datum Lingonis... etc.. die 30a mensis Augusti 1909.* »

Le 20 août, il était revenu à Oelenberg « pour se reposer un peu physiquement et moralement », puis il revint à Langres, en octobre, du 8 au 16. Il y retourna plusieurs fois en 1910, notamment en juin. On sait les difficultés que Mgr. Herscher eut alors dans son diocèse, difficultés qui l'amènerent à démissionner de son siège en janvier 1911. Le P. Ingold ne cessa de l'assister dans ces ennuis de sa constante amitié et de ses bons conseils et l'évêque lettré et patriote ne cessa de prodiguer à son vicaire général les marques de son amitié, comme en témoignent un article qu'il fit paraître durant la guerre dans l'*Alsacien-Lorrain de Paris* et un article nécrologique publié dans les *Annales politiques et littéraires* et dans l'almanach *Le Messager du Rhin* pour 1924.

En octobre 1910, le P. Ingold alla visiter les Bénédictins de Clairvaux en Luxembourg. Il y retourna en septembre 1912 et se rendit de là à Bruxelles.

Le 12 novembre 1912, il m'écrivit : « Une grande nouvelle à vous annoncer : je vais très probablement aller à Rome dès le mois prochain et probablement aussi pour plusieurs mois. J'aurai ainsi le temps de terminer mes recherches sur Bénévent. »

Quelques années auparavant, son ami M. O. Bourgeois lui avait remis les papiers de Louis de Beer, gouverneur de Bénévent pour Talleyrand, qui avaient été conservés dans sa famille. C'était encore une mine où le P. Ingold allait puiser. Il commença à faire connaître cet Alsacien remarquable, par une brochure, parue en 1909 et intitulée : *Un élève de Pfeffel, Louis de Beer, gouverneur de Bénévent, 1777-1823* (1). Elle fut suivie, en 1910, de *Metzger et les de Beer* (2), documents qui serviront à l'histoire de la réunion de Mul-

(1) Colmar, Jung, in-12 de 16 pages.

(2) Mulhouse, Meininger, in-8 de 23 pages.

house à la France et éclairent la physiologie assez complexe de Metzger, avec quelques autres lettres de la correspondance de de Beer où Metzger est traité sévèrement. Le P. Ingold publia ensuite *Les premières années de L. de Beer*, dix articles parus en 1912-13 dans la Revue catholique d'Alsace, auxquels il avait dessein de donner comme suite : *Les dernières années* de son héros. Il se contenta de publier les lettres de L. de Beer dans la Revue d'Alsace de 1914 à 1920. Mais il écrivit sur lui un de ses plus beaux ouvrages : *Bénévent sous la domination de Talleyrand et le gouvernement de Louis de Beer (1806-1815)* (1).

Tout en ayant trait à l'histoire d'une petite principauté d'Italie et à une période relativement courte de cette histoire, cet ouvrage est cependant presque d'actualité. Car c'est l'éternelle exploitation des faibles par les forts, la lutte perpétuelle des intérêts personnels contre le bien général, le droit et la justice. C'est aussi le triomphe de la méthode et de l'esprit français dans l'administration des pays annexés.

On sait que la principauté de Bénévent fut enlevée à la Papauté par un décret de Napoléon I en 1806. Elle fut donnée à Talleyrand, alors ministre des Relations extérieures de l'Empereur, comme un fief immédiat de l'Empire. Ce petit État, enclavé dans le royaume de Naples, avait toujours fait l'ambition de ce dernier qui cherchait à l'acquérir, tandis que trop éloigné du siège de son Prince, il échappait à la surveillance de ce dernier et à son gouvernement. Il résultait de cet état de chose que Bénévent était devenu la proie de quelques familles patriciennes qui l'exploitaient dans une quasi-indépendance, sans se soucier aucunement du bien public. Talleyrand fit prendre possession de son nouveau domaine par Dufresne de Saint-Léon, ancien commis de Necker, et s'appliqua à y établir les lois françaises. Mais le délégué s'aperçut bien vite des difficultés qu'il avait devant lui ; il demanda à

(1) Paris, Téqui, 1916, in-8, 389 pages.

rentrer en engageant Talleyrand à placer comme gouverneur de la Principauté le jeune Alsacien, Louis de Beer, qui se recommandait par de grandes qualités.

L'intérêt principal de ce livre réside dans le contraste saisissant entre les deux personnages qui s'y meuvent, entre Talleyrand, dont le caractère si peu sympathique apparaît une fois de plus à nu et ce jeune gouverneur cent fois supérieur à celui qui l'emploie.

Pendant les huit ou neuf années que dura son gouvernement, L. de Beer eut à lutter contre les plus grandes difficultés. Son énergie, sa prudence et son habileté diplomatique lui assurèrent généralement le succès. Intransigeant sur ses principes, sa noblesse de caractère, sa franchise, son désintéressement, sa modération, son désir ardent et sincère du bien public font de lui un des plus beaux caractères dont puisse s'enorgueillir l'humanité.

Cependant de Beer appartenait à la religion luthérienne, ce qui oblige à faire quelques réserves sur son action dans les affaires ecclésiastiques. Le Pape n'ayant pas reconnu la souveraineté de Talleyrand, au profit duquel il avait été dépouillé, le clergé de Bénévent se trouvait dans une position difficile. Le jeune gouverneur ne sut pas toujours le comprendre, et Talleyrand était incapable de l'éclairer. Aussi le P. Ingold, malgré sa sympathie pour de Beer, le juge avec la sévérité nécessaire. Partout ailleurs l'admiration doit rester complète pour son gouvernement.

M. Ingold a utilisé pour ce remarquable travail les papiers laissés par L. de Beer et qui consistaient surtout dans toutes ses lettres et les papiers administratifs de la principauté. Il a consulté encore les archives de Mme la comtesse de Castellane, née de Talleyrand, qui renferment particulièrement la correspondance et des mémoires sur Bénévent, avec moins de profit les archives des Affaires étrangères à Paris, celles du Vatican, des royaumes d'Italie et de Naples, de Bénévent. Comme sources imprimées, M. Ingold n'a guère eu à

consulter que des études de M. Martin dans la Revue des questions historiques et de G. de Nouvion dans la Revue historique et une brochure de M. G. Demaria.

Cet ouvrage était terminé quand la guerre a éclaté. Il faut excuser quelques négligences de style et quelques fautes d'impression. L'auteur, en corrigeant les épreuves n'a pu contrôler une dernière fois les textes avec ses notes et les originaux, ceux-ci ayant disparu dans la destruction de son *home* alsacien avec ses autres papiers, ses livres, ses travaux en préparation. (1)

Aussi faut-il savoir gré au patriote ardent et au saint prêtre qu'était M. Ingold de s'être détourné un instant de son œuvre de charité et de prière, durant la guerre, pour la publication de ce volume qui risquait d'être irrémédiablement perdu. Il semblait dire que cet ouvrage, dernier venu d'une longue suite précieuse et savante, serait son chant du cygne. Non : dans l'Alsace redevenue française, selon son désir et son vœu constant, il y eut encore bien utilement à faire pour son activité littéraire.

C'est pour se documenter sur place, comme il en avait la louable habitude, que le P. Ingold avait projeté un voyage à Bénévent. Il devait s'y rendre du 17 mars au 15 avril 1912 et la fille de son ami M. Bourgeois devait l'accompagner. Celle-ci étant tombée gravement malade, le projet fut remis et réalisé seulement en décembre 1912, à l'occasion d'un voyage à Rome.

Le 20 décembre, il m'envoyait ses vœux sur une carte représentant la jolie place de S. Maria in Cosmedin avec le temple de Vés'a : « D'après l'usage romain, je vous fais dès maintenant mes meilleurs vœux de bonne fête et de bonne année. Je ne vous oublie pas dans les sanctuaires que je visite, pas plus que je ne vous ai oublié hier aux pieds du Saint-Père, à qui j'ai demandé une bénédiction pour vous. J'espère que vous allez bien. Moi aussi, grâce à Dieu,

(1) Une partie, transportée en Allemagne, lui a été rendue bien longtemps après l'armistice et après la publication du volume.

et vous vous imaginez bien que je suis heureux ici ».

Le 26 décembre, autre carte : « Je n'oublierai pas vos intentions : aujourd'hui, fête de Saint-Etienne, je compte aller à Saint-Laurent-hors-les-murs, où est le corps du Saint Martyr (1). Le temps est toujours doux ici, mais il y a dans les rues, sans trottoirs, une boue abominable ».

Le 15 janvier 1913, il m'annonçait son retour à Colmar, où il ne pensait rester que 15 jours et d'où il se remettrait en route pour Rome. Mais il fut arrêté par une grippe et par la mort de sa belle-mère, arrivée le 9 février ; ce n'est que le 27 février qu'il partit. Il m'écrivit alors : « Je me mets en route pour Rome (toujours à Saint-Louis-des-Français) et compte y passer trois mois. Après cela, Dieu seul sait où je planterai ma tente. J'ai le cœur très gros de quitter cette maison, qui a été si longtemps pour moi un si cher foyer ».

D'après une lettre de M. l'abbé de Dartein, curé de Colroy-la-Roche (Bas-Rhin), qui était alors son compagnon à Rome, M. Ingold était chapelain de Saint-Louis-des-Français, M. de Dartein aurait voulu le faire nommer vice-recteur, Mgr Guthlin, qui était des amis du P. Ingold, étant déjà très fatigué ; mais ce projet échoua.

En mars 1913, il m'écrivit de Rome : « Mon frère Hubert, qui est propriétaire de la maison de Colmar, a bien l'intention de la garder, et on y a tout laissé, pensant que nous pourrions nous y réunir quelquefois. Dieu seul sait quand et combien de fois cela arrivera. Pour moi, je cherche le nid où je me retirerai pour me préparer à mourir. Ce sera, je pense, quelque maison religieuse de l'Est de la France. En attendant, je puis rester encore quelques mois à Saint-Louis, pour réfléchir et préparer les choses.

(1) Il tenait d'autant plus à faire ce pèlerinage que Saint-Etienne est un des patrons de sa ville natale.

« Je crois qu'il vaudra mieux renoncer à la *Revue d'Alsace*. N'étant désormais ni l'un ni l'autre dans le pays, il serait bien difficile de continuer... Réfléchissez-y encore ».

C'est à ce moment donc que, d'un commun accord, nous décidâmes de suspendre, au moins momentanément, la publication de la *Revue*, à la fin de l'année courante.

Le 7 avril, je recevais encore une carte de notre ami : « Grande nouvelle ! Je me décide à aller en pèlerinage à Jérusalem avec un de mes confrères. C'est une excellente occasion, dont je fais bien, je crois, de profiter. Nous partons dans huit jours. Je vous écrirai naturellement en cours de route (1) ».

Malheureusement toutes les cartes qu'il m'envoya ne me parvinrent pas. J'en reçus une cependant de Jérusalem, datée du 12 mai : « Ravi de tout. J'attendais beaucoup : cela dépasse, sous tous les rapports, tout ce que je pouvais imaginer en beauté et en originalité. Je vous raconterai cela un jour. Je ne vous oublie pas dans tous les saints sanctuaires ».

Le P. Ingold n'oublia du reste aucun de ses amis d'Alsace dans les sanctuaires bénis qu'il visita. Il écrivit le 14 mai, de Jérusalem, à M. Oberreiner ; « Je suis dans le ravissement, presque dans l'extase », et il communiquait - délicat bonheur - à des Alsaciens établis aux Lieux Saints les sentiments dont son cœur débordait. Heureux de rencontrer des compatriotes sous l'habit de Franciscain, de Père Blanc, il leur recommanda plus tard d'autres pèlerins à Jérusalem, auxquels il prodigua les conseils et les encouragements.

Le 22 mai, une carte du Caire me disait : « C'est très beau. Mais il fait bien chaud et je suis bien fatigué. Aussi m'embarquerai-je avec bonheur après-demain pour Marseille ».

(1) Ce fut le 30^e pèlerinage à Jérusalem (avec arrêt en Egypte, visite de Naples, Athènes, Constantinople et Damas), organisé par M. le chanoine Potard. (Pèlerinage Saint-Louis).

Après quelques semaines de repos à Colmar, il se mit à la recherche du monastère où il pourrait finir ses jours. Le 20 juin il était à Paris, puis il se rendit à Sept-Fonts, d'où il m'annonçait sa prochaine visite. Il pensait aller à la Trappe d'Accey (Jura), où M. Louvot et moi aurions souhaité qu'il s'installât.

En juillet, il faisait un petit séjour chez son frère en Lorraine et le 30 août il était de retour à Colmar, d'où il m'annonçait qu'il allait s'installer, provisoirement du moins, à Oelenberg, séjour affectionné de la famille Ingold.

Notre ami y était allé faire de fréquentes retraites (1). Le 11 septembre, il m'écrivait de ce pieux asile : « Me voici très commodément installé ici, et j'espère pouvoir bien y travailler et surtout bien m'y sanctifier ».

Il renouvelait cette satisfaction à M. Oberreiner, qui lui rendit visite en septembre, et lui exprimait l'espoir de terminer ses jours en Alsace redevenue française. Il avait comme un pressentiment du retour des provinces séparées au giron de douce France.

Le 5 novembre, il m'écrivait : « Je suis toujours fort content ici et je m'y trouve presque trop bien ». Le 14 décembre, après un petit voyage à Paris, il me disait : « Je suis ici dans le calme le plus parfait. Je souhaite bien n'avoir à en sortir que très rarement. Ce dernier petit séjour à Paris a encore été bien fatigant. J'espère ne pas avoir à y retourner de longtemps. Au moins la fatigue a-t-elle eu une compensation : j'ai trouvé dans les archives de la famille Castellane-Talleyrand d'importants documents pour mon travail ».

Le P. Ingold avait installé à Oelenberg une petite imprimerie. Il y travaillait lui-même et composait souvent ; cela lui servait de travail manuel, disait-il.

(1) A la Toussaint 1910, le 8 décembre 1910, à la Fête-Dieu 1912, etc., etc.. En 1901, il avait fait une retraite à la Grande Trappe.

Il entreprit ainsi d'éditer des feuilles d'images de piété et des prières, qu'il intitula *Feuilles A. M. P. I.* et qui atteignirent le nombre de 132.

Le 1^{er} avril 1914, notre ami m'annonçait un petit voyage en Italie, qu'il allait faire en compagnie de son frère Hubert et de sa belle-sœur. Ils devaient parcourir la Haute-Italie : Milan, Pavie, Bologne, Ravenne, Venise, Padoue et les lacs, et en effet il était à Venise pour Pâques 1914 et de retour à Oelenberg, le 22 avril. Il m'écrivait alors qu'il achevait de s'installer à Oelenberg, son frère ayant l'intention de vendre leur maison de Colmar pour s'établir à Nancy.

Le P. Ingold était installé à Oelenberg comme hôte du monastère. Il avait fait, en mars 1914, une fondation, dont l'une des clauses était qu'il y serait jusqu'à la fin de sa vie complètement entretenu.

Au moment où notre ami croyait avoir atteint le port où tranquillement il désirait finir ses jours dans la paix du cloître à laquelle il aspirait depuis si longtemps, le terrible événement de la guerre le chassa de son asile.

La guerre ! Depuis longtemps nous en avons la crainte et nous nous en entretenions dans nos lettres. En octobre 1911, je lui écrivais : « Nous ne sommes pas encore délivrés de ce cauchemar de la guerre. Voici que l'Italie s'embarque dans une autre aventure, pendant que notre marine saute en l'air et que Cailaux discute une interminable *affaire* avec Kiderlen Waechter ». En décembre 1913, il écrivait à M. Oberreiner : « Que nous réserve 1914 ? Probablement la guerre. Que Dieu vienne en aide à notre pauvre France ! »

Dès la fin de juillet, Oelenberg fut occupé militairement. Le P. Ingold hésitait cependant à partir, bien qu'il fût très mal noté. Il avait toujours lutté en Alsace pour l'idée française ; ses articles sur Pfanschmid, archiviste de la Haute-Alsace, nos polémiques contre les détracteurs de Grandidier, le ton

général de la *Revue d'Alsace* l'avaient désigné aux maîtres momentanés de l'Alsace comme un adversaire à surveiller. Après l'armistice, on a trouvé à la préfecture de Colmar une liste des actionnaires de l'imprimerie de l'abbé Wetterlé, où son nom était marqué d'un signe semblable à celui qui figurait à côté du nom du vaillant député.

Il agit donc sagement quand il s'enfuit d'Oelenberg, le 4 août, emportant une simple valise ; avec une voiture de paysan, il gagna Mulhouse et prit le dernier train qui partait pour Bâle. De là, il se rendit à Saint-Dié, d'où il vit partir pour la guerre son frère et ses deux neveux, tandis que sa belle-sœur demeurait comme infirmière à l'ambulance, où elle a servi sans interruption pendant les quatre ans de guerre, même pendant l'occupation allemande de 13 jours et plusieurs bombardements.

Après un court séjour à Saint-Dié, il se rendit à Paris, d'où il m'écrivit le 20 août : « Vous devez être quelque peu inquiet à mon sujet. Vous voyez d'où je vous écris et que par conséquent je suis hors de danger. Je vous raconterai un jour, s'il plaît à Dieu, (il le fit en effet) les incidents de ma fugue d'Alsace (1) en Suisse, puis de Suisse en France. Après avoir passé quelques jours à Saint-Dié, je suis venu ici me mettre sur les rangs pour être aumonier militaire (2). J'ai été inscrit le 10^e, mais ne sais encore si je serai pris : mon âge est un peu un obstacle. J'espère encore, car j'ai fait valoir mes titres : Alsacien, médaillé de 1870, connaissance de l'allemand : puis, malgré mes 60 ans, bon pied, bon œil. Enfin, à la garde de Dieu ! Je vous tiendrai au courant... Je pense que vos neveux sont aussi à l'armée, peut-être même votre beau-frère.

(1) J'étais certes très inquiet : il nous parvenait des nouvelles terrifiantes sur les sévices des Allemands contre les Alsaciens demeurés fidèles à la France. On disait que Mgr Kannengiesser avait été fusillé. A Jersey, M. Oberreiner partageait les mêmes inquiétudes et dans la *Nouvelle Chronique de Jersey* du 26 août, il parlait de la mort tragique de l'abbé Kannengiesser.

(2) Il répondait à l'appel du comte de Mun, qui demandait des aumôniers volontaires.

Ah ! quelle leçon on va donner à ces brutes d'allemands, qui sont la honte de l'humanité ! »

Il fut envoyé au XV^e corps, 30^e division, comme aumônier des brancardiers volontaires, le 23 août 1914, en Lorraine, puis dans la Meuse, sous Montfaucon, autour de Verdun.

C'est de là qu'il me disait, le 9 octobre : « Votre bonne lettre m'est bien arrivée Depuis, j'ai dû faire bien du chemin avec ma division. Tout va bien, grâce à Dieu ! Mais qu'il faut prier pour que notre pauvre pays profite de cette grande épreuve ! Je continue à aller bien. »

D'autre part, il écrivit après la guerre à Dom Berlière à propos de cette période de sa vie : « J'ai passé autour de Verdun quelques rudes mois, sans grands dangers, mais fatigues excessives. »

Le 31 octobre encore il avait écrit à M. Oberreiner : « Cela va bien, mais c'est dur. L'espoir du succès final et de la délivrance de notre chère Alsace soutient. » Toutefois il dut donner sa démission le 7 nov., et il se rendit à Paris chez Mlle Pellechet. Il m'écrivit le 11 novembre : « Me voici rentré ici, littéralement rompu. J'avais décidément trop présumé de mes forces. » Le général baron Bergé, commandant de la division, lui avait adressé à son départ ses félicitations et ses remerciements pour les services qu'il avait rendus.

Le 3 décembre, en m'envoyant une feuille de prière à distribuer autour de moi, il me disait : « J'attends beaucoup de la neuvaine de prières que l'on fait partout en ce moment. Vous voyez que je suis encore à Paris, où je resterai jusque vers le 15, je pense. A ce moment, je tenterai peut-être d'aller à Oelenberg. S'il n'y a pas encore moyen, j'espère pouvoir me réfugier à Acey, et dans ce cas nous nous reverrions bientôt. »

On voit quel espoir son âme de patriote conservait dans le succès final. Mais comme la guerre se prolongeait indéfiniment contre toute attente, je l'invitai à venir s'installer chez moi. S'il avait accepté, peut-être

que rien n'eût été changé dans mon existence. Au contraire, après avoir songé aussi à rentrer en Alsace, je me décidai à quitter le petit village où, pendant 22 ans j'avais goûté le calme de la vie à la campagne et je me rapprochai des miens à Dijon, pour la durée de la guerre seulement... et j'y suis encore.

Le P. Ingold, de son côté, resta à Paris, où il fit fonction de vicaire à la paroisse de la Trinité, car 5 vicaires sur 8 étaient aux armées. Il rendit ainsi bien des services.

Mais qu'étaient devenus ses livres et ses papiers, ses trésors intellectuels laissés à Oelenberg ? Le 4 mars, il m'écrivit qu'il avait reçu quelques nouvelles navrantes. Le monastère était encore occupé par quelques Pères et Frères. Ils avaient profité de ce répit pour mettre en lieu sûr les objets les plus précieux de la maison et n'avaient pas oublié ses papiers et documents.

D'autre part nos neveux étaient tous au front de guerre, et nous étions dans l'angoisse à leur sujet. Ils étaient tous les quatre aux environs d'Arras. L'un de mes neveux y fut mortellement frappé le 18 juin, tandis que l'un de ses neveux, après l'échec d'une charge à la baïonnette de sa compagnie, était resté cinq heures dans un trou d'obus entre les lignes allemandes et françaises et que l'autre avait été atteint d'un éclat d'obus dans la région lombarde. Un vrai miracle les avait sauvés. Et ce fut ainsi, pendant toute la guerre, que nos lettres échangeaient nos craintes et nos espoirs, tandis que nos prières s'élevaient vers Dieu pour ceux que nous aimions.

Dans les premiers jours de juin 1915, avant mon départ pour Dijon, j'avais eu un instant de joie en re-voyant notre digne ami, de passage. Il se rendait à la Trappe d'Acéy, où il allait séjourner quelque temps.

En juillet, il alla en Suisse. De Bâle il tenta en vain de pénétrer en Alsace, séjourna quelque temps à Fribourg et puis revint à Acéy dans les premiers jours de septembre. Il y passa l'hiver, puis à la fin de janvier

1916, il alla en Suisse et séjourna à Bâle, où il eut la grippe. Il m'envoya de là une petite photographie de lui. Il avait laissé croître sa barbe et ressemblait ainsi singulièrement à son père.

De retour à Acey, à la fin de février, après un pénible voyage, il m'écrivait au commencement d'avril pour m'annoncer son départ probable pour Rome ; il me disait : « Mon vieil ami, Mgr Guthlin va vers sa fin et me réclame pour me laisser ses lettres, papiers, notes, qu'il ne peut confier à personne autour de lui. »

Le 11 avril, il m'annonçait son départ, non pour l'Italie, — le voyage ayant été remis à plus tard — mais pour Lérins, qu'il désirait visiter depuis longtemps. Il comptait y rester une dizaine de jours. Arrivé à Lérins, il écrivait à M. Oberreiner le 26 avril : « Je suis venu passer ici une quinzaine de jours et je m'y trouve si bien et il y a si merveilleusement bon sous tous les rapports que je songe à y planter ma tente. » Il me confirmait cette impression le 5 mai, avant de revenir à Acey, d'où il m'annonçait, le 30 mai, l'envoi de son *Bénévent*. Quelque temps avant, il m'avait adressé son petit volume des Méditations du P. Malebranche, publié à l'occasion du bi-centenaire de la mort de l'illustre philosophe. Ainsi, nous reprenions nos études, comme une heureuse diversion aux soucis et aux angoisses de la guerre.

Le 11 juin, il partait précipitamment pour Paris, appelé par la grave maladie de Mlle Pellechet. Elle rendit sa belle âme à Dieu le 30 juin 1916. Sa disparition était encore un coup douloureux pour notre ami. Depuis plus de 30 ans, il était reçu, chez elle, comme quelqu'un de la famille. C'était un second *home* qui disparaissait pour lui, me disait-il. « C'est un des plus forts liens qui me retenaient dans le monde qui est brisé. Aussi suis-je de plus en plus décidé à me retirer à Lérins. »

Le 24 juillet, il passa par Saint-Dié, pour s'en retourner à Acey le 31, bien découragé. Le 10 août,

il était à Salins, en visite chez Mgr Herscher, qui y vilégiaturait (1) et m'annonçait qu'il viendrait me voir avant de se rendre à Saint-Dié.

Le 28 août 1916, le P. Ingold quittait Acey pour Lérins, se recommandant à mes prières à l'occasion de cet important tournant de sa vie, qu'il souhaitait être le dernier. Le 9 octobre, il m'écrivait : « Me voici enfin revêtu de la robe blanche cistercienne. Je suis parfaitement heureux. Priez le bon Dieu pour que cela dure et que je puisse persévérer ». Il avait pris le nom de Frère Marie-Pierre et avait commencé son noviciat le 1^{er} octobre.

Mais le 2 mai 1917 il déchantait. On avait passé un hiver rigoureux et l'on sait que dans le Midi on n'est pas, comme en Alsace, à couvert contre les grands froids. Le printemps n'était pas meilleur. « Nous ne sortons pas, m'écrivait-il, des orages et des tempêtes. On me dit que c'est une année exceptionnelle. Espérons-le. Mais évidemment c'est un climat humide, venteux, et à variations brusques. Tout cela ne fait pas le compte de mes rhumatismes, qui sont exacerbés. J'ai cru même ces temps derniers être obligé d'aller aux bains de boue d'Acqui, très efficaces, dit-on. Mais je vais mieux et j'attends. Toujours est-il que rien ne vaut le climat de notre Alsace et que je songe à aller y finir mes jours, plutôt que de rester ici. Si Oelenberg renaît de ses cendres, je n'hésiterai pas un instant ».

On le voit, la nostalgie de notre beau pays le pressait. Cela ne l'empêchait point de travailler, et par le même courrier il m'envoyait son opuscule sur les Saints de Lérins.

En juillet, une période de chaleur étouffante succéda aux tempêtes, et nous savons que notre ami ne

(1) Sur une carte adressée le même jour à M. Oberreiner par le P. Ingold, Mgr. Herscher ajoutait : « Continuons à avoir non seulement confiance, mais ayons la certitude de la victoire finale de la France et de la reconquête de notre Alsace. » M. Oberreiner, mobilisé au Contrôle postal de Pontarlier, non loin d'Acey, aurait bien voulu rendre visite au P. Ingold durant son séjour, mais les permissions étaient trop difficiles à obtenir.

supportait pas plus la chaleur que l'humidité. « Je suis tout décontenancé, m'écrivait-il, craignant même, si cela dure encore deux mois, comme on le dit, de ne pouvoir aller jusqu'au bout ».

Il avait fait l'heureuse trouvaille d'une belle figure du Sacré-Cœur et, frappé de sa beauté et de son expression, il avait reproduit cette image sur ses feuilles, qu'il répandait par milliers.

Grâce à la générosité de M. le Curé de la Trinité à Paris, on avait commencé la restauration de l'ancienne chapelle de la Trinité à Lérins. Cette occupation l'intéressait vivement et, s'il s'était acclimaté, surtout si l'abbaye avait été bien gouvernée, il avait dessein de restaurer ainsi les sept anciennes chapelles de l'île.

La chaleur l'accablait tellement que, le 25 juillet, ses supérieurs lui accordèrent un congé pour aller à Saint-Dié. A son retour, le 22 août, il s'arrêta à Gray, puis à Dijon.

Le 27 septembre, il m'annonçait, de Lérins que, le 2 octobre, il allait faire sa première profession temporaire de trois ans. « C'est une grosse démarche, m'écrivait-il, pour laquelle je vous demande le secours de vos bonnes prières. J'ai longtemps hésité à prendre cet engagement. Comme je vous le racontais, je n'ai pas trouvé ici ce que j'espérais, ni ce qu'il faudrait ; mais devant les instances de mes confrères et surtout le conseil très formel du P. Maître des novices, en qui j'ai une confiance absolue, je me rends. Je crois que c'est le meilleur. Après ces trois ans, on verra. Ce n'est qu'à ce moment là qu'il y aurait un engagement définitif à prendre ».

Le 8 octobre, il m'annonçait que sa santé était meilleure et qu'il espérait s'acclimater. Il comptait entreprendre un ouvrage plus considérable sur les Saints de Lérins.

En janvier 1918, il avait la joie de revoir Mgr Herscher, qui allait s'installer à Cannes, mais par contre il eut de mauvaises nouvelles de notre ami

Louvot, atteint pour la deuxième fois en peu de temps par un pénible accident.

En février, le P. Ingold était lui-même atteint de douleurs rhumatismales, qu'il attribuait au climat. En septembre, à la suite de bonnes nouvelles de la marche de la guerre, il m'exprimait ses vives espérances du succès final.

Enfin, ce fut le triomphe du 11 novembre. « Ne sommes-nous pas au comble de nos vœux ! » m'écrivit-il. Il avait appris déjà que le P. Abbé d'Oelenberg était à Mulhouse, se tenant prêt à rentrer au monastère, où tout était détruit. Quant à ses livres et papiers, ils étaient en sûreté à Fribourg-en-Brisgau. Mais comment les tirer de là !

Le 1^{er} janvier 1919, le P. Ingold donnait de ses nouvelles à Dom Berlière, lui racontant sa vie durant ces cinq terribles années. Il lui annonçait sa profession à Lérins, où il remplissait, entre autres fonctions, celle d'hôtelier, et où il ne comptait pas rester au-delà de ses trois ans. Le 9 janvier, il m'annonçait son prochain départ pour Paris, Saint-Dié et enfin l'Alsace. Le 15 février, il écrivait à M. Oberreiner : « Depuis dix jours en Alsace délivrée ! Vous devinez combien j'ai été ému en foulant de nouveau ce sol quasi sacré ! Je n'ai pu cependant encore aller à Cernay ou au Mont des Olives. Les difficultés de communications sont encore très grandes, puis le froid effraie un peu le méridional que je suis devenu depuis deux ans, mais que je ne resterai pas, s'il plaît à Dieu, car rien ne vaut notre Alsace, pas même le séjour enchanteur de Lérins ».

Même note d'enthousiasme dans la lettre qu'il m'écrivit, le 19 février, de Colmar, rue Saint-Jean : « Vous devinez avec quelle joie j'ai trouvé notre pauvre chère petite patrie délivrée du joug de ses oppresseurs. Maintenant on y respire de nouveau librement. Il y a bien quelques amertumes qu'un sage

gouvernement aurait pu et dû épargner aux Alsaciens. Mais malgré tout ils sont heureux. On est aussi, grâce à Dieu, sorti des inquiétudes que l'on avait — en France aussi, du reste, je pense — au sujet du renouvellement de l'armistice. Pourvu qu'on tienne fermement la main à la rigoureuse observation des conditions, sans faire attention aux utopistes rêveries de Wilson. Autrement, dans peu d'années, l'Allemagne nous referait la guerre et cette fois nous étranglerait ».

Le 28 mars, il était de retour à Lérins. A la suite de toutes les courses qu'il avait dû faire en Alsace, en Suisse, il avait eu une petite phlébite à la jambe. Elle l'avait immobilisé d'abord quinze jours à Colmar, puis huit jours à Paris et exigea une immobilité complète dans sa cellule de Lérins. Le 9 avril, il avait la douleur d'apprendre la mort de son frère aîné Angel, décédé à Bruxelles, puis il dut entrer à la Clinique du Méridien à Cannes pour y subir un traitement.

Le 15 juillet, il quittait définitivement Lérins. Il a écrit à Dom Berlière les raisons pour lesquelles il a quitté ce monastère, il me les a dites à moi et les a du reste consignées dans ses notes d'autobiographie :

« Une des raisons pour lesquelles (la principale peut-être) j'ai quitté Lérins, c'est qu'on voulait faire de moi l'abbé !

« Comme ces bons pères me connaissaient peu !

« Voici d'autre part les vers (du P. Guillermain) qui me furent débités publiquement le 2 octobre 1917, jour de ma profession (de 3 ans) en promenade à Sainte-Marguerite :

Tu vocaberis Cephas

(Ioan. I. 42)

Pierre du Rhin profond et de l'Alsace aimée,
Grès rose dont Colmar a fait sa vieille tour,
Sur cette terre en deuil Dieu te plaçait un jour.
O pierre à reflets d'or. Ingold la bien nommée

Les eaux, les ans, les chocs lentement l'ont formée,
La pierre a dû subir le burin et le tour,
Sous l'effort du travail l'éclair brille alentour,
Et la pierre a conquis déjà sa renommée.

Mais Jésus d'un regard plus tendre la contemple,
Il dit : Tu seras Pierre ! un fondement du temple,
Tu porteras gravés les profonds souvenirs.

Mais tu portes aussi tant d'espoirs en prières...
Et, Pierre, tu vivras ce que vivent les pierres
En notre île des Saints et des redevenirs.

« Une autre raison : le P. Abbé d'Oelenberg avait besoin de moi, et je puis dire que c'est grâce à mes démarches qu'il a pu rester, pour le grand bien de la maison, à la tête de la communauté.

Je dois dire du reste que, je crois, on m'y a regretté. »

En effet, le P. Guillermain lui écrivait dès le 11 juin : « Lérins a donc ce malheur de vous perdre ! Vrai malheur pour cette communauté, porteuse de si grands souvenirs. Cet héritage de noblesse, de science, de sainteté, d'influence éducatrice et désintéressée, combien lourd à porter ! Vous eussiez pu y aider. Le Ciel en jugeait autrement ».

Mgr. de Fréjus lui disait à son tour le 28 juin : « Certainement je ne puis que regretter votre départ. Votre voisinage édifiant et si aimable par votre esprit de charité tout à tous nous manquera beaucoup. Il ne m'appartient du reste pas d'apprécier une résolution concertée avec vos supérieurs monastiques, qui seuls peuvent vous accorder la dispense pour le peu de mois qui vous attachent en vertu de vos vœux temporaires à l'abbaye de Lérins. Je serai heureux de vous rencontrer encore dans l'unique voie finalement qui nous conduira tous au ciel : celle de l'oubli de nous-même et celle de la souffrance.

« Merci encore de tous les soins que les Pères et vous en particulier avez pris et prendrez encore à l'égard de nos retraitants. Que ma bénédiction vous accompagne dans votre chère Alsace, aujourd'hui

même, 28 juin, à jamais ressoudée à la Mère Patrie !»

Mgr. Herscher communiquait d'autre part au P. Ingold une lettre qu'il avait reçue du P. Robert le 14 juillet et qui contenait ceci : « J'éprouve le besoin de vous dire ma peine en voyant s'éloigner de Lérins ce prêtre que sa vertu, sa piété, sa science mettaient sans contredit au-dessus de tous les religieux de la communauté. Son extrême affabilité et sa simplicité charmante m'avaient séduit dès les premiers rapports que nous eûmes ensemble, mais après un contact de plusieurs mois mon estime pour lui n'avait fait que grandir et mes vœux étaient de le voir sans tarder honoré de la dignité abbatiale.

« Le Père Ingold m'avait paru envoyé tout particulièrement par la divine Providence pour rendre à Lérins quelque chose de son ancienne splendeur. Et le voilà qui s'éloigne pour toujours...

« Mais soyez sûr que Dieu n'abandonnera pas son fidèle serviteur, et si les hommes n'élèvent pas bien haut ce prêtre dont on ne sait ce qui l'emporte en lui, si c'est l'érudition ou la piété, il recevra au ciel une gloire peu commune.

« Je souhaite vivement que les desseins de notre cher Père Ingold s'accomplissent et qu'il trouve en Alsace bientôt, l'asile où sa seule présence servira à l'édification de tous ».

Quel portrait véridique ! Quel éloge mérité !

Enfin, le 4 août, le frère M. Eucher écrivait à notre cher P. Pierre (Ingold) que le Révérendissime Vicaire Général s'est montré très bon et très large. Il comprenait les motifs sérieux et pressants qui rappelaient notre ami en Alsace et lui donnait toutes les autorisations dont il pouvait avoir besoin pour y séjourner désormais.

Après avoir passé à Dijon, le P. Ingold alla résider à la Trappe d'Acéy. Le 15 août, il célébra la fête patronale de Gray chez son ami M. Louvot et en septembre il retourna à Colmar, où il organisa la réunion

des Anciens Elèves du Collège libre de cette ville, qui eut lieu le 22 septembre. On y décida que les restes de l'abbé Martin, fondateur et premier directeur du Collège, seraient transférés de Cannes à Colmar, redevenue terre française, et selon le vœu du défunt ; qu'on ferait les démarches nécessaires pour les déposer à la Chapelle du Collège. Le P. Ingold fut chargé de ramener ces restes à leur suprême demeure.

En octobre, il était de retour à Acey, où il passa l'hiver, en faisant de fréquents voyages en Alsace pour les affaires d'Oelenberg. A ce moment aussi il préparait son bel ouvrage sur le P. de Géramb, dont il m'envoya, en février 1920, un chapitre sur le séjour de son héros à Oelenberg, opuscule dont la publication était opportune, dans l'intérêt du monastère. Le P. Ingold alla se documenter pour cet ouvrage à Paris, à la Trappe de Port-du-Salut, etc.

Le 18 mars, il passait à Dijon, se rendant à Cannes pour remplir la mission confiée par les Anciens du Collège libre, de ramener les restes de l'abbé Martin, et il m'envoya de Lérins, ainsi qu'à M. Oberreiner, (un des derniers bacheliers du Collège libre à Lachapelle-sous-Rougemont (en 1890), des détails sur l'exhumation de ces restes vénérales ; elle se fit en présence de Mgr. Herscher. Les ossements furent placés dans une petite caisse doublée de plomb, qui fut déposée à l'abbaye de Lérins. Le P. Ingold les ramena quinze jours après à Colmar.

Vers le 15 mai 1920, il quitta enfin Acey et vint s'installer de nouveau dans son cher monastère d'Oelenberg, où, en octobre, à l'expiration du terme fixé pour les vœux temporaires prononcés à Lérins, il se fit recevoir oblat, *donatus chori*. Il s'y employa activement en démarches pour la restauration des bâtiments, puis au rangement de la bibliothèque et de ses documents.

Le 5 octobre, il écrivait à M. Oberreiner : « Nos constructions avancent, mais sur un plan bien défec-

tueux. Je voudrais obtenir que l'ancienne église soit rétablie comme elle l'était autrefois. Mais c'est bien difficile (1). En attendant cependant, la croix papale est replacée sur le beffroi ».

En juillet, il m'avait écrit : « Bien que dispensé de beaucoup de choses, je tâche de me rapprocher le plus possible des observances communes ». Et comme je lui avais proposé de faire partie de l'Académie de Dijon, où je venais moi-même d'être reçu, son humilité lui faisait décliner l'offre et me répondre : « Ici encore je dois et veux me souvenir que je suis moine ».

En septembre, il bénit successivement les mariages de ses deux neveux, célébrés l'un à Colmar, l'autre à Gérardmer. Les allocutions qu'il prononça à ces occasions ont été imprimées, mais sont restées dans le cercle restreint de la famille et des amis.

Son livre sur le P. de Géramb, Général et trappiste parut vers Pâques 1921. C'était sa 234^e œuvre, et ce fut un succès. J'ai dit ailleurs ce que je pensais de ce bel ouvrage. Voici le jugement qu'en portait un bon juge, Mgr. Duchesne (2), dans une lettre écrite, de Rome, le 24 juin, à notre ami :

« J'ai reçu avec reconnaissance et lu avec plaisir votre livre sur le P. de Géramb. Ses ouvrages figuraient dans mon jeune temps au nombre de ceux qu'on lisait au réfectoire. Malgré la concurrence des appétits et des fourchettes, il m'en était resté des impressions qui sont devenues des souvenirs. Tout cela s'est réveillé à la lecture de votre récit. Ce qui n'a pas eu besoin de se réveiller, étant toujours vivant, c'est le souvenir et l'amitié pour vous. Le P. de Géramb fut un grand original ; *son biographe non plus n'est pas de type commun*. Et puis nous avons milité ensemble. Mais cela est loin et je me sens approcher de la tombe. Priez pour moi ».

(1) On n'a pas écouté ses conseils, dictés par un amour bien compris des traditions, et c'est grand dommage. En montrant, en 1922, à M. Oberreiner l'état des travaux, le P. Ingold ne put s'empêcher de déplorer l'aveuglement ou le parti pris de certains.

(2) On sait qu'il est mort en avril 1922 ; au sujet de son jugement sur Mgr Freppel, voir *Rome*, du 1^{er} décembre 1923.

Le 10 juillet 1922, j'eus la joie de recevoir notre ami à Dijon. Il se rendait à la Trappe des Dombes, dans l'Ain. Ce fut la dernière fois que je devais le voir ici bas. Il était gai et plein d'entrain. Il partagea mon repas de midi avec un visible bonheur. Ma vieille cuisinière avait soigné particulièrement le menu, d'ailleurs très simple. La bonté et la cordialité de cet excellent homme lui attirait l'affection des humbles. Il me promit en me quittant, de s'arrêter encore à son retour.

Il eut aux Dombes beaucoup d'occupations ; il écrivit et édita dans ce monastère sa brochure si intéressante et si précieuse sur la Vie monastique chez les Cisterciens. Il me l'envoya, le 15 septembre, avec son portrait en costume de Cistercien. Il dut rédiger quantité d'articulettes pour les publications catholiques de la région, organiser un grand magasin de vente d'objets de piété et surtout préparer les fêtes célébrées à l'occasion de la consécration de l'église des Dombes.

Mais à son retour il se hâta de retourner à son cher Mont-des-Olives, sans s'arrêter à Dijon. Il écrivait le 9 octobre à M. Oberreiner : « Je suis revenu des Dombes très fatigué. Mais voici que l'air natal, qui fait des miracles, agit déjà ; je me sens beaucoup mieux et jouis bien de la calme et paisible solitude du Mont-des-Olives ».

Le 6 décembre, il m'écrivait aussi : « Je suis bien remis et ne me ressens plus de cet excès de besogne de là-bas. Ce qui n'empêche pas que je sente tous les jours davantage le poids des ans : mes vieilles jambes surtout me rappellent de plus en plus que, comme le dit saint Bernard, *senis mors est in janua*. Mais je continue à pouvoir travailler un peu et je vais envoyer à l'imprimerie un de ces jours mon premier numéro de la Collection des *Martyrs de Citeaux* ».

En 1922, à l'aller et au retour de son voyage à Rome (avril-mai) Dom Berlière revit le Père Ingold

à Colmar, et en mai; ils firent ensemble le pèlerinage des Trois-Epis. Ils ne purent se revoir à la mi-octobre, au passage de Dom Berlière ; mais ils devaient le faire à son retour vers la mi-décembre : un accès de phlébite retint le P. Ingold à Oelenberg.

Le 18 février 1923, il me recommandait le *Messenger du Rhin*, cet intéressant almanach alsacien rédigé en français sous l'excellente direction de M. l'abbé Gruss, aumônier du Lycée de Colmar. Il me demandait d'y collaborer. Ce fut la dernière lettre que je reçus de lui.

Le 16 mars, M. Oberreiner m'avertit que le P. Ingold était dans une clinique à Mulhouse, que son état était très sérieux. Il alla le voir et m'en donna des nouvelles le 19. Elles étaient un peu rassurantes, et nous espérions que Dieu nous le conserverait encore.

Mais hélas, le 24, il m'annonçait la mort de notre digne et cher ami. Après une douloureuse opération, il avait été emporté par une congestion pulmonaire; le vendredi 23 mars, à 9 heures du matin, en la fête de la Compassion de la Très-Sainte-Vierge, dans sa 71^e année, et la 47^e de son sacerdoce.

La Divine Mère qu'il avait honorée avec tant de piété durant sa vie, l'aura certainement introduit dans le séjour des Elus. Pendant sa maladie, il se faisait lire bien souvent la belle prière des agonisants, contenant les six paroles du Christ mourant, qu'il avait insérée dans son Vade-mecum. Fréquemment il faisait cette invocation : « Mon Dieu, ayez pitié de ma lâcheté ! Je ne sais pas souffrir ». Sa dernière prière fut celle du sacrifice : « *Adjutorium nostrum in nomine Domini, qui fecit coelum et terram* ».

Le 26 mars, on transporta son corps au Mont-des-Olives, où une cérémonie très touchante eut lieu, puis on l'amena, l'après-midi, à Cernay, où il fut inhumé dans la sépulture de famille. L'enterrement de l'humble moine fut très simple ; néanmoins la

Revue d'Alsace tint à honneur de s'y faire représenter par M. Oberreiner, Cernéen comme le Père Ingold.

Jusqu'à sa dernière maladie il travailla. Il préparait une nouvelle édition de son *Père de Géramb*, enrichie de documents inédits, publiés en partie dans une petite brochure. Son dernier ouvrage, qui parut au moment de sa mort, fut le premier de la série qu'il voulait commencer sur les Martyrs de Citeaux. Il était consacré à saint Gérard, abbé de Clairvaux. Le manuscrit de la notice sur saint Thomas de Cantorbéry est achevé et des notes sont recueillies sur celles qui sont annoncées dans le premier volume. Nous espérons que ces documents seront utilisés et publiés par une main pieuse en mémoire du fécond écrivain.

Il avait donné au Musée historique de Mulhouse un article qui a pour titre : *Un petit monument du XV^e siècle, conservé au Mont-des-Olives*. Il n'en a même plus revu les épreuves.

Sa robuste constitution laissait espérer qu'il atteindrait, comme son père, un âge avancé ; mais ses voyages, son labeur intellectuel l'avaient usé. Il menait cependant une vie sobre. Il se levait de bon matin. Avant d'entrer à la Trappe, il était toujours debout à 5 heures du matin en hiver, à 4 heures et demi en été. Sans dédaigner les charmes d'une bonne table, comme tout bon Alsacien, il savait s'accommoder de la frugalité commandée par la règle de Saint-Bernard. Il aimait sa famille, ses amis. Il était très fier de ses deux neveux, officiers de l'armée coloniale, qui ont fait toute la guerre 1914-1918. L'un, engagé volontaire, a été blessé trois fois ; il est titulaire de la Croix de guerre et chevalier de la Légion d'honneur. L'autre, atteint d'une grave blessure, a la Croix de guerre avec palme et la médaille coloniale.

Le P. Ingold était très charitable, d'une serviabilité incomparable ; sa main gauche ignorait ce que donnait sa main droite. Je sais seulement qu'il avait des délicatesses ingénieuses pour exercer sa charité. Il demandait à ses correspondants des timbres-postes oblitérés pour en tirer parti en faveur des œuvres charitables. Il fit don aux Petites Sœurs des Pauvres des bénéfices réalisés sur la vente des Œuvres inédites de Grandidier. Il m'envoya des livres pour le patronage des jeunes gens de Mantoche, pour une vente de charité de la paroisse Saint-Joseph de Dijon. Après la guerre, il fit don de beaucoup de ses livres à la bibliothèque de Maredsous, à celle du Mont-des-Olives, aux Rédemptoristes des Trois-Epis.

Son patriotisme était ardent. Il aimait non seulement l'Alsace, sa petite patrie, au-dessus de tout, mais la France, et quand celle-ci, par certaines de ses lois, affligeait son cœur de prêtre catholique, il trouvait encore des mots d'indulgence et d'espoir. En 1903, à l'époque de l'exil des congrégations, il m'écrivait : « Ici notre tristesse se double en entendant répéter partout qu'il fait meilleur vivre en Alsace depuis qu'on est séparé de la France. »

Au début de 1904, il disait : « Cette année nous ménage sans doute bien des tristesses, bien des épreuves, à nous autres Français. Nous les méritons, mais Dieu veuille être plus miséricordieux que sévère ! Autrement, que deviendrait notre pauvre cher pays ? »

A une demande de renseignements que je lui avais adressée il me répondait : « La *Gærresgesellschaft* est une Société historique catholique allemande. Ce sont de nouveau des gens qui viennent nous germaniser et convoitent notre argent pour faire leurs petites affaires. » (1)

(1) Le Docteur Bucher disait de lui : « Le P. Ingold est un isolé. » Il ne s'était en effet mêlé à aucune compromission et était toujours resté d'un nationalisme français intransigeant.

Il était resté sous l'impression de la guerre et de ses suites, et la fin de sa vie fut attristée par ces événements.

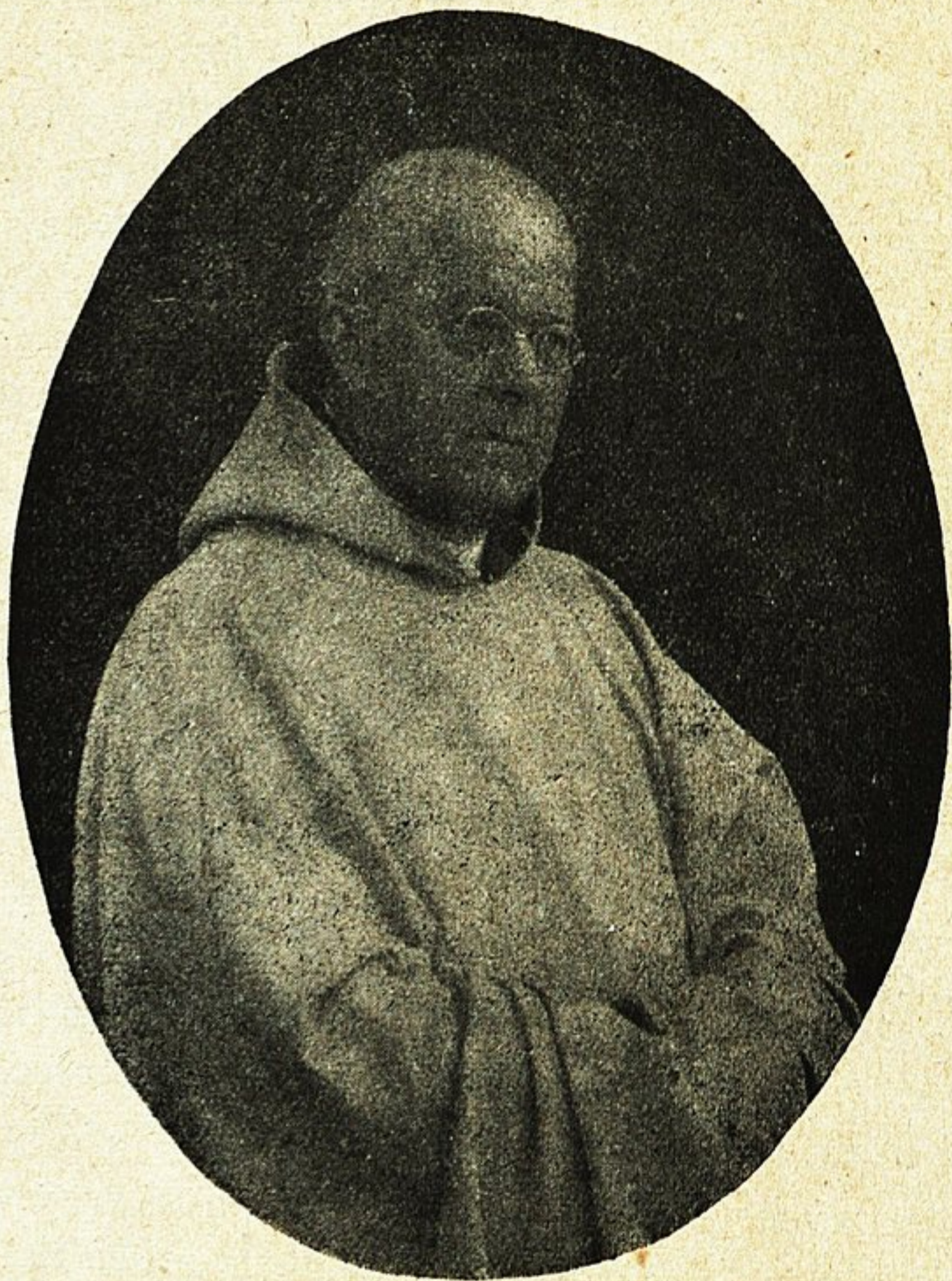
Depuis 1921 la pensée de la mort l'occupait. Dès longtemps du reste il s'y préparait. En décembre 1904 il m'adressait ainsi ses vœux de nouvelle année : « que le bon Dieu vous conserve tous en bonne santé et, ce qui vaut encore mieux, en sa sainte grâce : « Cette vie étant pleine de misères, nous ne saurions y avoir aucune plus solide consolation que celle d'être assuré qu'elle ne se dissipe que pour faire place à cette sainte éternité qui nous est préparée en l'abondance de la miséricorde de Dieu. » (S. François de Sales).

Au physique, notre ami était de taille moyenne, assez mince, il avait pris de l'embonpoint avec l'âge. Sa physionomie était charmante. Un léger pli des lèvres lui donnait l'air un tantinet moqueur, tempéré par la douceur empreinte sur le reste de son visage. Mais ses yeux pétillaient de malice derrière les verres de ses lunettes, lorsque le polémiste fulminait. Dans toute sa démarche il y avait une distinction naturelle qui faisait impression, et bien des fois des amis m'ayant rencontré avec lui, sans même nous avoir parlé, me demandaient ensuite : « Quel était donc ce prêtre si distingué qui vous accompagnait ? » Et cependant, quelle humilité en lui ! Il prétendait trouver son portrait moral dans l'Imitation de J.-C. chap. IV, vers. 20 et seq.

Il nous reste de lui plusieurs portraits. Le premier, où il figure en costume de franc-tireur, est en tête de la brochure où il a raconté cet incident de sa vie. C'est un jeune homme dont la physionomie n'est point très belliqueuse ; on y voit plutôt le futur séminariste. Un second portrait, où il est noyé dans un ample manteau ecclésiastique et à mi-corps, le représente à l'âge de 52 ans. Ici il a une physionomie sévère qui n'était pas habituellement la sienne.

Il figure en tête de la 5^e série des *Miscellanea* parue en 1908. J'ai déjà mentionné le petit portrait fait à

Bâle pendant la guerre, où il porte la barbe et ressemble si étrangement à son père. Sur le dernier portrait, le meilleur, il porte l'habit de cistercien ; une reproduction de ce portrait orne le présent essai de biographie.



Le R. P. Ingold.

Le P. Ingold était bibliophile. Il faisait tirer à part quelques unes de ses œuvres avec un certain luxe d'impression et leur donnait une jolie reliure. Les livres de sa bibliothèque étaient marqués d'un ex-libris, dont il fit plusieurs modèles. Lorsqu'il était oratorien, c'était un médaillon ovale dans lequel la couronne d'épines de l'Oratoire entourait un écusson aux armes de sa famille.

Le médaillon était surmonté du casque et du cimier de ses armes et, sur une banderole, au bas, on lisait la belle devise qu'il avait faite sienne :

Inservire Deo, Patriae, charis et amicis

Unica cura mihi. Caetera vana puto.

Pendant la période alsacienne de sa vie, son ex-libris, gravé par C. Thiery, d'après la miniature originale de 1466, représente seulement les armes des Ingold. Lorsqu'il fut devenu vicaire général et chanoine honoraire de Langres, ces armes furent surmontées du chapeau de prélat. Pour les brochures et les petits volumes, il avait un simple cachet avec ses armes gaufrées en blanc sur fond noir. Rappelons que la famille Ingold, très ancienne, blasonnait de gueules à trois fleurs de lys d'argent 2 et 1, accompagnés de 3 coupeaux de sinople en pointe. Un petit ex-libris, de 1908, le représente lui-même, assis et lisant. Enfin, lorsqu'il fut retiré à Oelenberg, son ex-libris était un simple cadre d'architecture fleurie avec l'écusson à ses armes dans l'angle supérieur et dans l'intérieur l'inscription : *Ex libris quos A. M. P. Ingold Bibliothecae Montis Olivarum D. D.*, en lignes alternativement rouges et noires.

Les principaux incidents de la vie du P. Ingold ont été, à ses propres yeux : la fondation du Bulletin critique, son aumônerie militaire, la découverte du corps du P. de Condre.

Il avait poursuivi la cause de la béatification du P. Gault, dont la mémoire avait été éclipsée, selon lui, par Belzunce et celui-ci surfait par Millevoye. La perte des écrits du P. Gault fut la cause de l'insuccès final des démarches du P. Ingold (1).

Il écrivait simplement, sans recherche de style, mais agréablement. Son œuvre, comme biographe, est certainement remarquable. Les Vies de Mlle Pellechet, du P. de Géramb, son Bénévent, ses Moines et Religieuses d'Alsace suffirent à établir sa réputation d'écrivain.

(1) Cfr. *Annales de l'Oratoire*, 3^e année, 1885-86, p. 9.

Il jugeait sévèrement ses œuvres. Nous avons déjà cité ce qu'il a dit en tête de sa première autobiographie, en 1892. En tête de la suite, parue dans les *Miscellanea*, 5^e série, en 1908, il écrivit : « Je complète aujourd'hui sommairement cette liste, de près de cent numéros, qui fera dire de moi, je le crains fort, ce que je lisais dernièrement après la mort de M. Jules Gauthier, archiviste de Besançon : « Les publications de M. Gauthier sont extraordinairement nombreuses, mais aucune n'a une importance capitale. » On conviendra du moins que n'ayant pas été capable de faire autre chose, je suis resté fidèle à mes premières amours, l'Oratoire et l'Alsace, et me suis efforcé de les faire connaître et aimer. Je redis donc avec sérénité la parole de la Sagesse : *Nomen nostrum oblivionem accipiet per tempus et nemo memoriam habebit operum nostrorum* pourvu qu'à l'heure présente j'aie pu être utile et faire quelque bien. »

Un de ses correspondants lui écrivait cependant : « Plus vous donnerez, mieux cela vaudra ; ce sera autant de pris à l'ennemi. J'en sais qui vous en sauront gré ; quoique vous ne puissiez guère compter sur la reconnaissance de la part des hommes. Mais vous aurez au moins la satisfaction, qui en vaut bien d'autres, d'avoir travaillé pour notre pays. »

Dans ses notes autobiographiques il écrit : « Si ces 234 volumes étaient des ouvrages sortis vraiment de ma plume, donc médiocres, peut-être mauvais, en tous cas inutiles, je crains bien que, comme le dit Mgr Bannard, le bon Dieu au jour du jugement ne me jette ces livres à la tête, au moins ceux qui n'ont pas eu pour unique but d'édifier ; mais la plupart sont des éditions données par moi, de très bons livres de vraie édification comme Cloyseault, Bourgoing, Boppert, ou de véritable utilité, comme Batterel, Grandidier, Hoffmann. »

Un jour, il m'écrivit : « J'ai toujours le défaut de vouloir faire trente six choses à la fois, pour n'arriver ensuite à rien de bon. »

Il estimait que ses petites feuilles A. M. P. I. étaient le plus utile de son œuvre, celle qui compterait le plus devant Dieu.

L'Académie française avait reconnu la valeur de son œuvre et lui avait accordé une première fois le prix Botta en 1909, puis un second en 1922 pour son *P. de Géramb*.

Le rapport lu à la séance publique du 18 novembre 1909 s'exprime ainsi : « Elle partage le prix Botta entre la Société nationale des professeurs français en Amérique et l'abbé Ingold, directeur de la *Revue d'Alsace*, heureuse de donner ainsi un témoignage de sympathie et d'encouragement à ceux qui s'efforcent d'entretenir, hors de nos frontières, la culture française. Il nous importe fort sans doute qu'une telle œuvre s'accomplisse dans cette immense république américaine qui tient chaque jour une plus grande place dans le monde. Mais notre sollicitude se double d'un sentiment plus profond et plus ému quand il s'agit de cette terre d'Alsace qui, en dépit des séparations, nous demeure si proche et si chère. »

On le voit, l'Académie française reconnaissait hautement la part prise par la *Revue d'Alsace* au maintien de la tradition française, de l'amour de la France en Alsace.

Le P. Ingold était membre des Académies de Nancy, de Metz, de Besançon, de Grenoble, de la Société Schoengauer de Colmar, de la Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace, du Musée de Mulhouse, etc...

Il paraît que le P. Ingold avait été proposé pour la Légion d'honneur lors de l'armistice. Comment se fait-il qu'on l'ait oublié, alors qu'on a décoré certains personnages revenus de bien loin outre-Rhin ?

On a lu, après la mort de notre ami, d'excellents articles sur sa personne et son œuvre dans la *Revue catholique d'Alsace*, le *Nouveau Rhin français*, le *Jour-*

nal ac r hann, le Pays Lorrain, les Annales politiques et littéraires, etc..

Nous y ajouterons ces lignes que m'a écrites Dom Berlière : « Comme prêtre, M. Ingold avait un haut sentiment de ses responsabilités et de ses obligations. Il était sincèrement pieux, et l'on vit toujours quelle empreinte son éducation oratorienne avait laissée sur lui.

« De sa première formation il restait une habitude de régularité, de dignité. Il aspirait à une vie religieuse sérieuse ; il en entrevoyait l'idéal dans la vie monastique avec ses alternances de prière et de travail intellectuel. Le cloître l'attirait ; n'avait-il pas vécu par la pensée dans le monde bénédictin des XVII^e et XVIII^e siècles ? De là ses velléités, après être sorti de l'Oratoire, d'entrer à la Chartreuse, dans un monastère bénédictin, enfin dans une Trappe. Il n'était pas fait pour le ministère pastoral, auquel il n'était pas préparé, ni par tempérament, ni par formation première. Habitué à une certaine régularité, il regrettait toujours la vie régulière, et, d'un autre côté, habitué à garder une certaine indépendance d'allure et de pensée, il aurait été difficile pour lui de se plier. Il resta flottant, et cette inconsistance lui pesa parfois.

« Français dans l'âme, il garda son particularisme alsacien très prononcé ; tout ce qui était alsacien, hommes, faits, souvenirs, l'attirait. De là cet amour pour les recherches historiques sur l'Alsace. Il se multiplia dans ses travaux.

« Sa belle période fut consacrée à l'Oratoire et au Bulletin critique — et il importe de mettre bien en relief ce qu'il fut pour cette revue à ses débuts, car je crois qu'on semble l'avoir un peu oublié.

« Après être sorti de l'Oratoire, il rêva une *Alsatia sacra* mise au point de l'érudition moderne, mais un travail de pareille envergure aurait exigé une vie entière, un dépouillement minutieux des archives et bibliothèques, et il n'était pas préparé à ce travail dont

L'étendue l'eut bientôt effrayé et écrasé. Il se rabattit sur des questions de détail, et, quand il eut découvert un Grandidier inédit, il se lança sur lui ; c'était une besogne plus facile, plus accessible à son tempérament. Mais peut-être travailla-t-il trop vite et voulait-il trop embrasser. Les sujets en connexion avec l'histoire littéraire des XVII^e et XVIII^e siècles lui convenaient mieux, et ses Correspondants de Grandidier montrent qu'il savait les traiter. Le XVII^e siècle l'attirait ; il le connaissait. Il avait du jansénisme une conception qui n'était ni celle du P. Brucker, ni celle de M. Gazier ; il gardait le jugement indépendant d'un oratorien du grand siècle. De là son intérêt pour les Bénédictins de Saint-Maur.

« L'âge lui fit désirer la retraite. La mort de son père, puis celle de Madame Ingold, le détachèrent un peu plus du monde. Il vécut dans la retraite pieuse et laborieuse, jouissant de la lecture spirituelle, entreprenant encore quelques travaux faciles en connexion avec l'ordre de Cîteaux.

« La pensée de la mort le préoccupait. Il aimait à faire sa lecture dans : « Le religieux mourant » de Don du Vault ; il réédita la petite préparation à la mort, tirée de D. Boppert.

« Lorsqu'il m'envoya son cliché de photographie *aetatis anno* 70, je le badinai et lui demandai si c'était pour servir de frontispice à sa Biographie, mais je ne pensais pas que mon badinage devint si tôt une réalité.

« Comme ami, M. Ingold était dévoué, prévenant, fidèle. »

Les paroles de la Sagesse ne s'appliquaient à personne mieux qu'à lui : « L'indulgence était sur ses lèvres, la bonté dans son cœur, la simplicité dans ses œuvres. Il allait à Dieu avec sa foi, aux siens avec son cœur, à tous avec son affabilité et sa charité. »

Il laisse à sa famille une fierté de plus, à ses amis un exemple à imiter, à tous un souvenir impérissable.